

LA

PRINCESSE

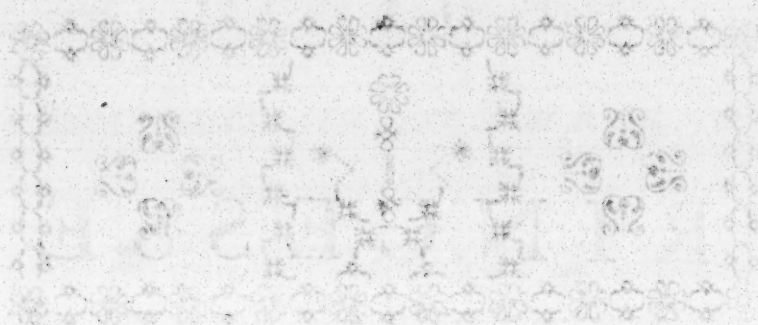
DE BABILONE.

*K. Babylin*



A G E N E V E.

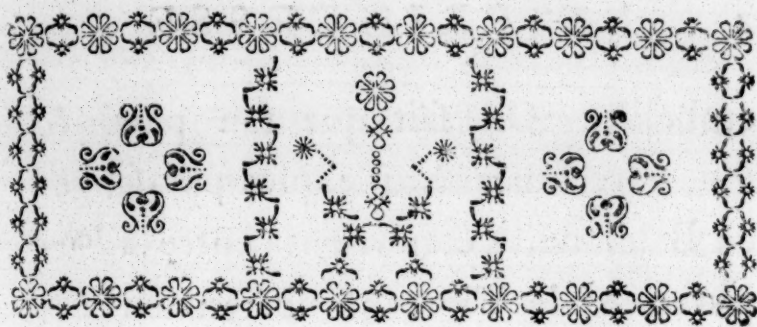
<sup>2</sup>  
MDCCLXVIII.



DE BARBONNE



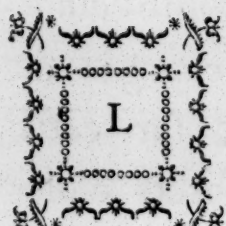




LA  
P R I N C E S S E  
D E B A B I L O N E .



§. I.

E vieux Bélus Roi de Babilone se croyait le premier homme de la terre ; car tous ses courtisans le lui disaient & ses historiographes le lui prouvaient. Ce qui pouvait excuser en lui ce ridicule c'est qu'en effet ses prédécesseurs avaient bâti Babilone plus de trente mille ans avant lui, & qu'il l'avait

DE BABILONE

4 LA PRINCESSE

embellie. On fait que son palais & son parc situés à quelques parasanges de Babilone, s'étendaient entre l'Euphrate & le Tigre qui baignaient ces rivages enchantés. Sa vaste maison de trois mille pas de façade s'élevait jusqu'aux nues. La plate-forme était entourée d'une balustrade de marbre blanc de cinquante pieds de hauteur, qui portait les statues colossales de tous les rois & de tous les grands hommes de l'Empire. Cette plate-forme composée de deux rangs de briques couvertes d'une épaisse surface de plomb d'une extrémité à l'autre, était chargée de douze pieds de terre : & sur cette terre on avait élevé des forêts d'oliviers, d'orangers, de citroniers, de palmiers, de gérofliers, de cocotiers, de caneliers, qui formaient des allées impénétrables aux rayons du soleil.

Les eaux de l'Euphrate élevées  
par

par des pompes dans cent colonnes creusées, venaient dans ces jardins remplir de vastes bassins de marbre ; & retombant ensuite par d'autres canaux, allaient former dans le parc des cascades de six mille pieds de longueur, & cent mille jets-d'eau, dont la hauteur pouvait à peine être aperçue ; elles retournaient ensuite dans l'Euphrate dont elles étaient parties. Les jardins de Sémiramis qui étonnèrent l'Asie plusieurs siècles après, n'étaient qu'une faible imitation de ces antiques merveilles ; car du tems de Sémiramis tout commençait à dégénérer chez les hommes & chez les femmes.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable à Babilone, ce qui éclipsait tout le reste, était la fille unique du Roi nommée Formosante. Ce fut d'après ses portraits & ses statues que dans la suite des siècles Praxitèle sculpta son

A 3 Aphrodite,



## 6 LA PRINCESSE

Aphrodite, & celle qu'on nomma la Vénus aux belles fesses. Quelle différence, ô ciel ! de l'original aux copies ! Aussi Bélus était plus fier de sa fille que de son royaume. Elle avait dix-huit ans ; il lui fallait un époux digne d'elle : mais où le trouver ? Un ancien oracle avait ordonné que Formosante ne pourrait appartenir qu'à celui qui tendrait l'arc de Nembrod. Ce Nembrod le fort chasseur devant le Seigneur, avait laissé un arc de sept pieds babiloniques de haut, d'un bois d'ébène plus dur que le fer du mont Caucase qu'on travaille dans les forges de Derbent ; & nul mortel depuis Nembrod n'avait pu bander cet arc merveilleux.

Il était dit encore que le bras qui aurait tendu cet arc tuerait le lion le plus terrible & le plus dangereux qui ferait lâché dans le cirque de Babilone.

Ce

Ce n'était pas tout ; le bandeur de l'arc, le vainqueur du lion devait terrasser tous ses rivaux ; mais il devait sur-tout avoir beaucoup d'esprit, être le plus magnifique des hommes, le plus vertueux, & posséder la chose la plus rare qui fût dans l'univers entier.

Il se présenta trois rois qui osèrent disputer Formosante, le Pharaon d'Egypte, le Shac des Indes, & le grand Kan des Scythes. Bélus assigna le jour & le lieu du combat à l'extrémité de son parc, dans le vaste espace bordé par les eaux de l'Euphrate & du Tigre réunies. On dressa autour de la lice un amphithéâtre de marbre qui pouvait contenir cinq cent mille spectateurs. Vis-à-vis l'amphithéâtre était le trône du roi : qui devait paraître avec Formosante accompagnée de toute la cour ; & à droite & à gauche entre le trône & l'amphithéâtre,

## 8 LA PRINCESSE

théâtre, étaient d'autres trônes & d'autres sièges pour les trois Rois, & pour tous les autres Souverains qui seraient curieux de venir voir cette auguste cérémonie.

Le Roi d'Egypte arriva le premier, monté sur le bœuf Apis, and tenant en main le fistre d'Isis. Il était suivi de deux mille prêtres vêtus de robes de lin plus blanches que la neige, de deux mille eunuques, de deux mille magiciens, and de deux mille guerriers.

Le Roi des Indes arriva bientôt après dans un char trainé par douze éléphants. Il avait une suite encore plus nombreuse & plus brillante que le Pharaon d'Egypte.

Le dernier qui parut était le Roi des Scythes. Il n'avait auprès de lui que des guerriers choisis, armés d'arcs & de flèches. Sa monture était un tigre superbe qu'il avait dompté, & qui



qui était aussi haut que les plus beaux chevaux de Perse. La taille de ce monarque imposante & majestueuse, effaçait celle de ses rivaux ; ses bras nus aussi nerveux que blancs semblaient déjà tendre l'arc de Nembrod.

Les trois Princes se prosternèrent d'abord devant Bélus & Formosante. Le Roi d'Egypte offrit à la Princesse les deux plus beaux crocodiles du Nil, deux hippopotames, deux zèbres, deux rats d'Egypte, & deux momies, avec les livres du grand Hermès qu'il croyait être ce qu'il y avait de plus rare sur la terre.

Le Roi des Indes lui offrit cent éléphants qui portaient chacun une tour de bois doré, & mit à ses pieds le Veidam écrit de la main de Xaca lui-même.

Le Roi des Scythes qui ne savait ni lire ni écrire, présenta cent chevaux de bataille couverts de houffes de peaux de renards noirs.

La

La Princesse baissa les yeux devant ses amants, & s'inclina avec des graces aussi modestes que nobles.

Bélus fit conduire ces monarques sur les trônes qui leur étaient préparés. Que n'ai-je trois filles ? leur dit-il ; je rendrais aujourd'hui six personnes heureuses. Ensuite, il fit tirer au sort à qui essaierait le premier l'arc de Nembrod. On mit dans un casque d'or les noms des trois prétendants. Celui du Roi d'Egypte sortit le premier ; ensuite parut le nom du Roi des Indes. Le Roi Scythe en regardant l'arc & ses rivaux, ne se plaignit point d'être le troisième.

Tandis qu'on préparait ces brillantes épreuves, vingt mille pages & vingt mille jeunes filles distribuaient sans confusion des rafraichissements aux spectateurs entre les rangs des sièges. Tout le monde avouait que les Dieux n'avaient établi les Rois  
que

que pour donner tous les jours des fêtes, pourvu qu'elles fussent diversifiées, que la vie est trop courte pour en user autrement, que les procès, les intrigues, la guerre, les disputes des prêtres qui consomment la vie humaine sont des choses absurdes & horribles, que l'homme n'est né que pour la joie, qu'il n'aimerait pas les plaisirs passionnément & continuellement s'il n'était pas formé pour eux ; que l'essence de la nature humaine est de se réjouir & que tout le reste est folie. Cette excellente morale n'a jamais été démentie que par les faits.

Comme on allait commencer ces essais qui devaient décider de la destinée de Formosante, un jeune inconnu monté sur une Licorne, accompagné de son valet monté de même, & portant sur le poing un gros oiseau, se présente à la barrière. Les gardes furent surpris



pris de voir en cet équipage une figure qui avait l'air de la divinité. C'était, comme on a dit depuis, le visage d'Adonis sur le corps d'Hercule; c'était la majesté avec les graces. Ses sourcils noirs & ses longs cheveux blonds, mélange de beauté inconnue à Babylone, charmèrent l'assemblée: tout l'amphithéâtre se leva pour le mieux regarder: toutes les femmes de la cour fixèrent sur lui des regards étonnés. Formosante elle-même qui baissait toujours les yeux, les releva & rougit: les trois Rois pâlirent: tous les spectateurs en comparant Formosante avec l'inconnu, s'écriaient, il n'y a dans le monde que ce jeune homme qui soit aussi beau que la Princesse.

Les huissiers saisis d'étonnement lui demandèrent s'il était Roi. L'étranger répondit qu'il n'avait pas cet honneur, mais qu'il était venu de fort loin par curiosité

curiosité pour voir s'il y avait des Rois qui fussent dignes de Formosante. On l'introduisit dans le premier rang de l'amphithéâtre, lui, son valet, ses deux Licornes & son oiseau. Il salua profondément Bélus, sa fille, les trois Rois, & toute l'assemblée. Puis il prit place en rougissant. Ses deux Licornes se couchèrent à ses pieds, son oiseau se percha sur son epaule, & son valet qui portait un petit sac, se mit à côté de lui.

Les épreuves commencèrent. On tira de son étui d'or l'arc de Nembroç. Le grand maître des cérémonies suivi de cinquante pages & précédé de vingt trompettes, le présenta au Roi d'Egypte qui le fit bénir par ses prêtres ; & l'ayant posé sur la tête du bœuf Apis, il ne douta pas de remporter cette première victoire. Il descend au milieu de l'arène, il essaie, il épuise ses forces,

il

il fait des contorsions qui excitent le rire de l'amphithéâtre, & qui font même sourire Formosante.

Son grand Aumonier s'aprocha de lui ; Que vôtre Majesté, lui dit-il, renonce à ce vain honneur qui n'est que celui des muscles & des nerfs : vous triompherez dans tout le reste. Vous vaincrez le Lion, puisque vous avez le sabre d'Osiris. La Princesse de Babilone doit appartenir au Prince qui a le plus d'esprit, & vous avez deviné des énigmes. Elle doit épouser le plus vertueux, vous l'êtes, puisque vous avez été élevé par les prêtres d'Egypte. Le plus généreux doit l'emporter, & vous avez donné les deux plus beaux crocodiles & les deux plus beaux rats qui soient dans le Delta. Vous possédez le bœuf Apis & les livres d'Hermès, qui font la chose la plus rare de l'univers. Personne ne peut vous disputer Formosante.



fante. Vous avez raison, dit le Roi d'Égypte, & il se remit sur son trône.

On alla mettre l'arc entre les mains du Roi des Indes. Il en eut des ampoules pour quinze jours : & se consola en présumant que le Roi des Scythes ne serait pas plus heureux que lui.

Le Scythe mania l'arc à son tour. Il joignait l'adresse à la force ; l'arc parut prendre quelque élasticité entre ses mains, il le fit un peu plier, mais jamais il ne put venir à bout de le tendre. L'amphithéâtre à qui la bonne mine de ce Prince inspirait des inclinations favorables, gémit de son peu de succès, & jugea que la belle Princesse ne ferait jamais mariée.

Alors le jeune inconnu descendit d'un saut dans l'arène, & s'adressant au Roi des Scythes, Que vôtre Majesté, lui dit-il, ne s'étonne point de n'avoir pas

pas entièrement réussi. Ces arcs d'ébène se font dans mon pays; il n'y a qu'un certain tour à donner. Vous avez beaucoup plus de mérite à l'avoir fait plier, que je n'en peux avoir à le tendre. Aussitôt il prit une flèche, l'ajusta sur la corde, tendit l'arc de Nembrod, & fit voler la flèche bien au delà des barrières. Un million de mains aplaudit à ce prodige. Babilone retentit d'acclamations, & toutes les femmes disaient, quel bonheur qu'un si beau garçon ait tant de force !

Il tira ensuite de sa poche une petite lame d'yvoire, écrivit sur cette lame avec une aiguille d'or, attacha la tablette d'yvoire à l'arc ; & présenta le tout à la Princesse avec une grace qui ravissait tous les assistans. Puis il alla modestement se remettre à sa place entre son oiseau & son valet. Babilone entière était dans la surprise. Les trois Rois  
étaient

étaient confondus, & l'inconnu ne paraissait pas s'enapercevoir.

Formosante fut encor plus étonnée en lisant sur la tablette d'yvoire attachée à l'arc ces petits vers en beau langage Caldéen.

L'arc de Nembrod est celui de la guerre;  
 L'arc de l'amour est celui du bonheur;  
 Vous le portez. Par vous ce Dieu vainqueur  
 Est devenu le maître de la terre.  
 Trois Rois puissants, trois rivaux aujourd'hui  
 Osent prétendre à l'honneur de vous plaire.  
 Je ne fais pas qui votre cœur préfère;  
 Mais l'univers fera jaloux de lui.

Ce petit madrigal ne facha point la Princesse. Il fut critiqué par quelques Seigneurs de la vieille cour, qui dirent qu'autrefois dans le bon temps on aurait comparé Bélus au Soleil, & Formosante à la Lune, son cou à une tour & sa gorge à un boisseau de froment. Ils dirent que l'étranger n'avait point d'imagination, & qu'il s'écartait des règles



gles de la véritable poësie ; mais toutes les dames trouvèrent les vers fort galants. Elles s'émerveillèrent qu'un homme qui bandait si bien un arc eût tant d'esprit. La Dame d'honneur de la Princesse lui dit ; Madame, voilà bien des talents en pure perte. De quoi servira à ce jeune homme son esprit & l'arc de Bélus ? à le faire admirer, répondit Formosante. Ah ! dit la Dame d'honneur entre ses dents, encor un madrigal, & il pourrait bien être aimé.

Cependant Bélus ayant consulté ses mages déclara qu'aucun des trois Rois n'ayant pu bander l'arc de Nembrod, il n'en fallait pas moins marier sa fille, & qu'elle apartiendrait à celui qui viendrait à bout d'abattre le grand Lion qu'on nourrissait exprès dans sa ménagerie. Le Roi d'Egypte qui avait été élevé dans toute la sagesse de son pays, trouva qu'il était forte ridicule d'exposer un

roi

roi aux bêtes pour le marier. Il avouait que la possession de Formosante était d'un grand prix ; mais il prétendait que si le lion l'étranglait, il ne pourrait jamais épouser cette belle Babilonienne. Le roi des Indes entra dans les sentimens de l'Egyptien ; tous deux conclurent que le roi de Babilone se moquait d'eux ; qu'il fallait faire venir des armées pour le punir ; qu'ils avaient assez de sujets qui se tiendraient fort honorés de mourir au service de leurs maîtres sans qu'il en coûtât un cheveu à leurs têtes sacrées ; qu'ils détrôneraient aisément le roi de Babilone, & qu'ensuite ils tireraient au sort la belle Formosante.

Cet accord étant fait, les deux rois dépêchèrent chacun dans leur païs un ordre exprès d'assembler une armée de trois cent mille hommes pour enlever Formosante.

Cependant, le roi des Scythes descendit seul dans l'arène le cimenterre à la main. Il n'était pas éperduement épris des charmes de Formosante ; la gloire avait été jusques là sa seule passion, elle l'avait conduit à Babilone. Il voulait faire voir que si les rois de l'Inde & de l'Egypte étaient assez prudents pour ne se pas compromettre avec des lions, il était assez courageux pour ne pas dédaigner ce combat, & qu'il réparerait l'honneur du diadème. Sa rare valeur ne lui permit pas seulement de se servir du secours de son tigre. Il s'avance seul, légèrement armé, couvert d'un casque d'acier garni d'or, ombragé de trois queues de cheval blanches comme la neige.

On lâche contre lui le plus énorme lion qui ait jamais été nourri dans les montagnes de l'Antiliban. Ses terribles grifes semblaient capables de déchirer



chirer les trois rois à la fois, & sa vaste gueule de les dévorer. Ses affreux rugissemens faisaient retentir l'amphithéâtre. Les deux fiers champions se précipitent l'un contre l'autre d'une course rapide. Le courageux Scythe enfonce son épée dans le gozier du lion ; mais la pointe rencontrant une de ces épaisses dents que rien ne peut percer, se brise en éclats ; & le monstre des forêts, furieux de sa blessure, imprimait déjà ses ongles sanglans dans les flancs du monarque.

Le jeune inconnu touché du péril d'un si brave prince, se jette dans l'arène plus prompt qu'un éclair ; il coupe la tête du lion avec la même dextérité qu'on a vu depuis dans nos carouzels de jeunes chevaliers adroits enlever des têtes de maures ou des bagues.

Puis tirant une petite boëte, il la

présente au Roi Scythe, en lui disant, Votre Majesté trouvera dans cette petite boîte le véritable dictame qui croit dans mon païs. Vos glorieuses blessures seront guéries en un moment. Le hazard seul vous a empêché de triompher du lion ; votre valeur n'en est pas moins admirable.

Le Roi Scythe plus sensible à la reconnaissance qu'à la jalousie, remercia son libérateur, & après l'avoir tendrement embrassé, rentra dans son quartier pour appliquer le dictame sur ses blessures.

L'inconnu donna la tête du lion à son valet ; celui-ci après l'avoir lavée à la grande fontaine qui était au-dessous de l'amphithéâtre, & en avoir fait écouler tout le sang, tira un fer de son petit sac, arracha les quarante dents du lion, & mit à leur place quarante diamans d'une égale grosseur.

Son

Son maître avec sa modestie ordinaire se remit à sa place ; il donna la tête du lion à son oiseau : Bel oiseau, dit-il, allez porter aux pieds de Formosante ce faible hommage. L'oiseau part tenant dans une de ses serres le terrible trophée ; il le présente à la Princesse en baissant humblement le cou, & en s'aplatissant devant elle. Les quarante brillants éblouirent tous les yeux. On ne connaissait pas encor cette magnificence dans la superbe Babilone : l'émeraude, la topase, le saphir & le pirope étaient regardés encor comme les plus précieux ornements. Bélus & toute la Cour étaient saisis d'admiration. L'oiseau qui offrait ce présent les surprit encor davantage. Il était de la taille d'une aigle, mais ses yeux étaient aussi doux & aussi tendres que ceux de l'aigle sont fiers & menaçans. Son bec était couleur de rose, & semblait tenir quel-



que chose de la belle bouche de Formosante. Son cou rassembloit toutes les couleurs de l'Iris, mais plus vives & plus brillantes. L'or en mille nuances éclatait sur son plumage. Ses pieds paraissaient un mélange d'argent & de pourpre ; & la queue des beaux oiseaux qu'on attela depuis au char de Junon n'aperochoit pas de la sienne.

L'attention, la curiosité, l'étonnement, l'extase de toute la cour, se partageaient entre les quarante diamants & l'oiseau. Il s'était perché sur la balustrade entre Bélus & sa fille Formosante ; elle le flattait, le caressait, le baisait. Il sembloit recevoir ses caresses avec un plaisir mêlé de respect. Quand la princesse lui donnoit des baisers, il les rendait, & la regardait ensuite avec des yeux attendris. Il recevoit d'elle des biscuits & des pistaches qu'il prenoit de sa patte purpurine & argentée,

&

& qu'il portait à son bec avec des graces inexprimables.

Bélus qui avait considéré les diamans avec attention, jugeait qu'une de ses provinces pouvait à peine payer un présent si riche. Il ordonna qu'on préparât pour l'inconnu des dons encore plus magnifiques que ceux qui étaient destinés aux trois monarques. Ce jeune homme, disait-il, est sans doute le fils du Roi de la Chine, ou de cette partie du monde qu'on nomme Europe dont j'ai entendu parler, ou de l'Afrique qui est, dit-on, voisine du royaume d'Egypte.

Il envoya sur le champ son grand écuyer complimenter l'inconnu, & lui demander s'il était souverain ou fils du souverain d'un de ces Empires, & pourquoi possédant de si étonnans trésors il étoit venu avec un valet & un petit sac ?

Tandis que le grand écuyer avançait  
vers

vers l'amphithéâtre pour s'acquitter de sa commission, arriva un autre valet sur une licorne. Ce valet adressant la parole au jeune homme, lui dit, Ormar votre pere touche à l'extrémité de sa vie, & je suis venu vous en avertir. L'inconnu leva les yeux au ciel, versa des larmes, & ne répondit que par ce mot, *Partons.*

Le grand écuyer après avoir fait les complimens de Bélus au vainqueur du lion, au donneur des quarante diamans, au maître du bel oiseau, demanda au valet de quel royaume était souverain le père de ce jeune héros ? Le valet répondit, Son père est un vieux berger qui est fort aimé dans le canton.

Pendant ce court entretien l'inconnu était déjà monté sur la licorne. Il dit au grand écuyer, Seigneur, daignez me mettre aux pieds de Bélus &



& de sa fille. J'ose la supplier d'avoir grand soin de l'oiseau que je lui laisse ; il est unique comme elle. En achevant ces mots il partit comme un éclair ; les deux valets le suivirent, & on les perdit de vue.

Formosante ne put s'empêcher de jeter un grand cri. L'oiseau se retournant vers l'amphithéâtre où son maître avait été assis, parut très-affligé de ne le plus voir. Puis regardant fixement la princesse, & frottant doucement sa belle main de son bec, il sembla se vouer à son service.

Bélus, plus étonné que jamais, apprenant que ce jeune homme si extraordinaire était le fils d'un berger, ne put le croire. Il fit courir après lui ; mais bientôt on lui raporta que les licornes sur lesquelles ces trois hommes couraient, ne pouvaient être atteintes, & qu'au galop dont elles allaient, elles  
devaient

devaient faire cent lieues par jour.

§. 2.

Tout le monde raisonnait sur cette aventure étrange, & s'épuisait en vaines conjectures. Comment le fils d'un berger peut-il donner quarante gros diamans ? pourquoi est-il monté sur une licorne ? On s'y perdait, & Formosante en caressant son oiseau, était plongée dans une rêverie profonde.

La princesse Aldée sa cousine issue de germaine, très-bien faite, & presque aussi belle que Formosante, lui dit, Ma cousine, je ne fais pas si ce jeune demi-dieu est le fils d'un berger ; mais il me semble qu'il a rempli toutes les conditions attachées à votre mariage. Il a bandé l'arc de Nembrod, il a vaincu le lion, il a beaucoup d'esprit, puisqu'il a fait pour vous un assez joli impromptu. Après les quarante  
énormes

enormes diamans qu'il vous a donnés, vous ne pouvez nier qu'il ne soit le plus généreux des hommes. Il possédait dans son oiseau ce qu'il y a de plus rare sur la terre. Sa vertu n'a point d'égale, puisque pouvant demeurer auprès de vous, il est parti sans délibérer dès qu'il a sçu que son père était malade. L'oracle est accompli dans tous ses points, excepté dans celui qui exige qu'il terrasse ses rivaux; mais il a fait plus, il a sauvé la vie du seul concurrent qu'il pouvait craindre; & quand il s'agira de battre les deux autres, je crois que vous ne doutez pas qu'il n'en vienne à bout aisément.

Tout ce que vous dites est bien vrai, répondit Formosante. Mais est-il possible que le plus grand des hommes, & peut-être même le plus aimable, soit le fils d'un berger!

La dame d'honneur se mêlant de  
la



la conversation, dit que très-souvent ce mot de berger était appliqué aux rois ; qu'on les appelait bergers parce qu'ils tondent de fort près leur troupeau ; que c'était sans doute une mauvaise plaisanterie de son valet ; que ce jeune héros n'était venu si mal accompagné que pour faire voir combien son seul mérite était au-dessus du faste des rois, & pour ne devoir Formosante qu'à lui-même. La princesse ne répondit qu'en donnant à son oiseau mille tendres baisers.

On préparait cependant un grand festin pour les trois Rois, & pour tous les Princes qui étaient venus à la fête, La fille & la nièce du Roi devaient en faire les honneurs. On portait chez les Rois de présents dignes de la magnificence de Babilone. Bélus en attendant qu'on servit, assembla son Conseil sur le mariage de la belle Formo-

sante, & voici comme il parla en grand politique.

Je suis vieux, je ne fais plus que faire, ni à qui donner ma fille. Celui qui la méritait, n'est qu'un vil berget. Le Roi des Indes & celui d'Egypte sont des poltrons ; le Roi des Scythes me conviendrait assez, mais il n'a rempli aucune des conditions imposées. Je vais encor consulter l'oracle. En attendant, délibérez, & nous conclurons suivant ce que l'oracle aura dit ; car un Roi ne doit se conduire que par l'ordre exprès des Dieux immortels.

Alors il va dans sa chapelle ; l'oracle lui répond en peu de mots suivant sa coutume, *Ta fille ne sera mariée que quand elle aura couru le monde.* Bélus étonné revient au Conseil & rapporte cette réponse.

Tous les ministres avaient un profond respect pour les oracles ; tous convenaient,

venaient, ou feignaient de convenir qu'ils étaient le fondement de la religion; que la raison doit se taire devant eux; que c'est par eux que les Rois règnent sur les peuples, & les Mages sur les Rois; que sans les oracles il n'y aurait ni vertu, ni repos sur la terre. Enfin, après avoir témoigné la plus profonde vénération pour eux, presque tous conclurent que celui-ci était impertinent, qu'il ne fallait pas lui obéir; que rien n'était plus indécent pour une fille, & surtout pour celle du grand Roi de Babilone, que d'aller courir sans savoir où; que c'était le vrai moyen de n'être point mariée, ou de faire un mariage clandestin, honteux & ridicule; qu'en un mot, cet oracle n'avait pas le sens commun.

Le plus jeune des ministres nommé Onadase, qui avait plus d'esprit qu'eux, dit que l'oracle entendait sans doute quelque



quelque pèlerinage de dévotion, & qu'il s'offrait à être le conducteur de la Princesse. Le Conseil revint à son avis, mais chacun voulut servir d'Ecuier. Le Roi décida que la Princesse pourrait aller à trois cent parazanges sur le chemin de l'Arabie, à un temple dont le Saint avait la réputation de procurer d'heureux mariages aux filles, & que ce serait le Doyen du Conseil qui l'accompagnerait. Après cette décision, on alla souper.

## §. 3.

Au milieu des jardins, entre deux cascades, s'élevait un salon ovale de trois cent pieds de diamètre, dont la voûte d'azur semée d'étoiles d'or représentait toutes les constellations avec les planètes, chacune à leur véritable place ; & cette voûte tournait ainsi que

C le

le ceil par des machines auffi invisibles que le font celles qui dirigent les mouvemens célestes. Cent mille flambeaux enfermés dans des cilindres de cristal de roche, éclairaient les dehors & l'intérieur de la salle à manger. Un buffet en gradins portait vingt mille vases ou plats d'or ; & vis-à-vis le buffet, d'autres gradins étaient rémplis de musiciens. Deux autres amphithéâtres étaient chargés, l'un des fruits de toutes les saisons, l'autre d'amphores de cristal où brillaient tous les vins de la terre.

Les convives prirent leurs places autour d'une table de compartiments qui figuraient des fleurs & des fruits, tous en pierres précieuses. La belle Formosante fut placée entre le roi des Indes & celui d'Egypte. La belle Aldée auprès du roi des Scythes. Il y avait une trentaine de princes, &

chacun d'eux était à côté d'une des plus belles Dames du palais. Le Roi de Babilone au milieu, vis-à-vis de sa fille, paraissait partagé entre le chagrin de n'avoir pu la marier, & le plaisir de la garder encore. Formosante lui demanda la permission de mettre son oiseau sur la table à côté d'elle. Le Roi le trouva très bon.

La musique qui se fit entendre, donna une pleine liberté à chaque prince d'entretenir sa voisine. Le festin parut aussi agréable que magnifique. On avait servi devant Formosante un ragoût que le Roi son père aimait beaucoup. La Princesse dit qu'il fallait le porter devant sa Majesté ; aussi-tôt l'oiseau se saisit du plat avec une dextérité merveilleuse, & va le présenter au Roi. Jamais on ne fut plus étonné à souper. Bélus lui fit autant de caresses que sa fille. L'oiseau reprit ensuite son vol pour retourner au-



près d'elle. Il déployait en volant une si belle queue, ses aîles étendues étalaient tant de brillantes couleurs, l'or de son plumage jettait un éclat si éblouissant, que tous les yeux ne regardaient que lui. Tous les concertants cessèrent leur musique & demeurèrent immobiles. Personne ne mangeait, personne ne parlait, on n'entendait qu'un murmure d'admiration. La Princesse de Babilone le baisa pendant tout le souper, sans songer seulement s'il y avait des Rois dans le monde. Ceux des Indes & d'Egypte sentirent redoubler leur dépit & leur indignation, & chacun d'eux se promit bien de hâter la marche de ses trois cent mille hommes pour se venger.

Pour le Roi des Scythes, il était occupé à entretenir la belle Aldée : son cœur altier méprisant sans dépit les inattentions de Formosante, avait conçu pour elle plus d'indifférence que de colère

lère. Elle est belle, disait-il, je l'avoue, mais elle me parait de ces femmes qui ne sont occupées que de leur beauté, & qui pensent que le genre humain doit leur être bien obligé quand elles daignent se laisser voir en public. On n'adore point des idoles dans mon païs. J'aimerais mieux une laidron complaisante & attentive, que cette belle statue. Vous avez Madame autant de charmes qu'elle, & vous daignez au moins faire conversation avec les étrangers. Je vous avoue avec la franchise d'un Scythe, que je vous donne la préférence sur votre cousine. Il se trompait pourtant sur le caractère de Formosante : elle n'était pas si dédaigneuse qu'elle le paraissait ; mais son compliment fut très bien reçu de la Princesse Aldée. Leur entretien devint fort intéressant : ils étaient très contents, & déjà sûrs l'un de l'autre avant qu'on sortit de table.

Après le souper on alla se promener dans les bosquets. Le Roi des Scythes & Aldée ne manquèrent pas de chercher un cabinet solitaire. Aldée qui était la franchise même, parla ainsi à ce Prince.

Je ne hais point ma cousine, quoiqu'elle soit plus belle que moi, & qu'elle soit destinée au trône de Babilone : l'honneur de vous plaire me tient lieu d'attraits. Je préfère le Scythie avec vous à la couronne de Babilone sans vous. Mais cette couronne m'appartient de droit, s'il y a des droits dans le monde : car je suis de la branche aînée de Nembrod, & Formosante n'est que de la cadette. Son grand-père détrôna le mien & le fit mourir.

Telle est donc la force du sang dans la maison de Babilone ! dit le Scythe. Comment s'appellait votre grand-père ? Il se nommait Aldée comme moi ; mon  
père



père avait le même nom ; il fut relegué au fond de l'Empire avec ma mère : & Bélus après leur mort ne craignant rien de moi voulut bien m'élever auprès de sa fille. Mais il a décidé que je ne ferais jamais mariée.

Je veux venger votre père & votre grand-père, & vous, dit le Roi des Scythes. Je vous réponds que vous serez mariée ; je vous enlèverai après demain de grand matin ; car il faut dîner demain avec le Roi de Babilone, & je reviendrai soutenir vos droits avec une armée de trois cent mille hommes. Je le veux bien, dit la belle Aldée ; & après s'être donné leur parole d'honneur, ils se séparèrent.

Il y avait longtems que l'incomparable Formosante s'était allée coucher. Elle avait fait placer à côté de son lit un petit oranger dans une caisse d'argent, pour y faire reposer son oiseau.

Ses rideaux étaient fermés, mais elle n'avait nulle envie de dormir. Son cœur, & son imagination étaient trop éveillés. Le charmant inconnu était devant ses yeux ; elle le voyait tirant une flèche avec l'arc de Nembrod ; elle le contemplait coupant la tête du lion ; elle récitait son madrigal ; enfin, elle le voyait s'échaper de la foule, monté sur sa licorne ; alors elle éclatait en sanglots ; elle s'écriait avec larmes, je ne le reverrai donc plus, il ne reviendra pas.

Il reviendra, Madame, lui répondit l'oiseau du haut de son oranger, peut-on vous avoir vuë & ne pas vous revoir ?

O ciel ! ô puissances éternelles ! mon oiseau parle le pur Caldéen ! En disant ces mots elle tire ses rideaux, lui tend les bras, se met à genoux sur son lit : Etes-vous un dieu descendu sur la terre ?

re ? êtes-vous le grand Orosmade caché sous ce beau plumage ? Si vous êtes un dieu, rendez-moi ce beau jeune homme.

Je ne suis qu'une volatile, replica l'autre ; mais je nâquis dans le tems que toutes les bêtes parlaient encore, & que les oiseaux, les serpents, les anesses, les chevaux & les grifons s'entretenaient familièrement avec les hommes. Je n'ai pas voulu parler devant le monde, de peur que vos dames d'honneur ne me prissent pour un forçier : je ne veux me découvrir qu'à vous.

Formosante interdite, égarée, enivrée de tant de merveilles, agitée de l'empressement de faire cent questions à la fois, lui demanda d'abord quel âge il avait. Vingt-sept mille neuf cent ans & six mois, madame ; je suis de l'âge de la petite révolution



tion du ciel que vos mages appellent la précession des équinoxes, & qui s'accomplit en près de vingt huit mille de vos années. Il y a des révolutions infiniment plus longues, aussi nous avons des êtres beaucoup plus vieux que moi. Il y a vingt-deux mille ans que j'ai pris le Caldéen dans un de mes voyages. J'ai toujours conservé beaucoup de goût pour la langue Caldéenne ; mais les autres animaux mes confrères ont renoncé à parler dans vos climats.—Et pourquoi cela, mon divin oiseau ?—Hélas ! c'est parce que les hommes ont pris enfin l'habitude de nous manger au lieu de converser & des s'instruire avec nous. Les barbares ! ne devaient-ils pas être convaincus qu'ayant les mêmes organes qu'eux, les mêmes sentimens, les mêmes besoins, les mêmes desirs, nous avions ce qui s'appelle une ame tout comme

comme eux ; que nous étions leurs frères, & qu'il ne fallait cuire & manger que les méchans ? Nous sommes tellement vos frères, que le grand être, l'être éternel & formateur, ayant fait un pacte avec les hommes (\*), nous comprit expressement dans le traité. Il vous défendit de vous nourrir de notre sang, & à nous de sucer le vôtre.

Les fables de votre ancien Locman, traduites en tant de langues, seront un témoignage éternellement subsistant de l'heureux commerce que vous avez eu autrefois avec nous. Elles commencent toutes par ces mots : *du tems que les bêtes parlaient*. Il est vrai qu'il y a beaucoup de femmes parmi vous qui parlent toujours à leurs chiens, mais ils ont résolu de ne point ré-

(\*) Voyez le chap. 9. de la Genèse, & les chapitres 3. 18. & 19. de l'Ecclésiaste.

pondre depuis qu'on les a forcées à coups de fouët d'aller à la chasse, & d'être les complices du meurtre de nos anciens amis communs, les cerfs, les daims, les lièvres & les perdrix.

Vous avez encore d'anciens poèmes dans lesquels les chevaux parlent, & vos cochers leur adressent la parole tous les jours, mais c'est avec tant de grossièreté, & en prononçant des mots si infâmes, que les chevaux qui vous aimaient tant autrefois vous détestent aujourd'hui.

Le país où demeure votre charmant inconnu, le plus parfait des hommes, est demeuré le seul où votre espèce sache encore aimer la nôtre & lui parler; & c'est la seule contrée de la terre où les hommes soient justes.

Et où est-il ce país de mon cher inconnu? quel est le nom de ce héros? comment se nomme son Empire?



car je ne croirai pas plus qu'il est un berger, que je ne crois que vous êtes une chauve-fouris.

Son païs, Madame, est celui des Gangardes, peuple vertueux & invincible qui habite la rive orientale du Gange. Le nom de mon ami est Amazan. Il n'est pas roi ; & je ne fais même s'il voudrait s'abaisser à l'être ; il aime trop ses compatriotes : il est berger comme eux. Mais n'allez pas vous imaginer que ces bergers ressemblent aux vôtres, qui couverts à peine de lambeaux déchirés gardent des moutons infiniment mieux habillés qu'eux, qui gémissent sous le fardeau de la pauvreté, & qui payent à un exacteur la moitié des gages chétifs qu'ils reçoivent de leurs maîtres. Les bergers Gangarides nés tous égaux, font les maîtres des troupeaux innombrables qui couvrent leurs prés éternelle-

nellement fleuris. On ne les tuë jamais, c'est un crime horrible vers le Gange de tuer & de manger son semblable. Leur laine plus fine and plus brillante que la plus belle soye, est le plus grand commerce de l'Orient. D'ailleurs la terre des Gangarides produit tout ce qui peut flatter les désirs de l'homme. Ces gros diamans qu'Amazan a eu l'honneur de vous offrir, sont d'une mine qui lui appartient. Cette Licorne que vous l'avez vû monter, est la monture ordinaire des Gangarides. C'est le plus bel animal, le plus fier, le plus terrible & le plus doux qui orne la terre. Il suffirait de cent Gangarides & de cent Licornes, pour dissiper des armées innombrables. Il y a environ deux siécles qu'un roi des Indes fut assez fou pour vouloir conquérir cette nation : Il se présenta suivi de dix mille éléphants & d'un million de  
de

de guerriers. Les Licornes percèrent les éléphans comme j'ai vû sur votre table des moviettes enfilées dans des brochettes d'or. Les guerriers tombant sous le fabre des Gangarides, comme les moissons de ris sont coupées par les mains des peuples de l'Orient. On prit le roi prisonnier avec plus de fix cent mille hommes. On le baigna dans les eaux salutaires du Gange, on le mit au régime du païs, qui consiste à ne se nourrir que de végétaux prodigués par la nature pour nourrir tout ce qui respire. Les hommes alimentés de carnage & abreuvés de liqueurs fortes, ont tous un sang aigri & aduste qui les rend fous en cent manières différentes. Leur principale démence est la fureur de verser le sang de leurs frères, & de dévaster des plaines fertiles pour régner sur des cimetières. On emploia fix mois  
en-



entiers a guérir le Roi des Indes de sa maladie. Quand les médecins eurent enfin jugé qu'il avait le pouls plus tranquille, & l'esprit plus raffiné, ils en donnèrent le certificat au Conseil des Gangarides. Ce Conseil ayant pris l'avis des Licornes renvoya humainement le Roi des Indes, sa sotte cour, & ses imbécilles guerriers dans leur pays. Cette leçon les rendit sages, & depuis ce temps les Indiens respectèrent les Gangarides, comme les ignorants qui voudraient s'instruire, respectent parmi vous les philosophes Caldéens qu'ils ne peuvent égaler. A propos, mon cher oiseau, lui dit la Princesse, y a-t-il une religion chez les Gangarides ? — S'il y en a une ? Madame, nous nous assemblons pour rendre grace à Dieu les jours de la pleine Lune ; les hommes dans un grand temple de cèdre, les femmes dans un autre de peur des distractions ;

distractions ; tous les oiseaux dans un bocage, les quadrupèdes sur une belle pelouse. Nous remercions Dieu de tous les biens qu'il nous a faits. Nous avons surtout des perroquets qui prêchent à merveille.

Telle est la patrie de mon cher Amazan, c'est là que je demeure ; j'ai autant d'amitié pour lui qu'il vous a inspiré d'amour. Si vous m'en croyez, nous partirons ensemble, & vous irez lui rendre sa visite.

Vraiment, mon oiseau, vous faites là un joli métier, répondit en souriant la Princesse, qui brûlait d'envie de faire le voyage, & qui n'osait le dire. Je sers mon ami, dit l'oiseau, & après le bonheur de vous aimer, le plus grand est celui de servir vos amours.

Formosante ne savait plus où elle en était ; elle se croyait transportée hors de la terre. Tout ce qu'elle avait vu dans

D

cette

cette journée, tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait, & surtout ce qu'elle sentait dans son cœur, la plongeait dans un ravissement qui passait de bien loin celui qu'éprouvent aujourd'hui les fortunés Musulmans, quand dégagés de leurs liens terrestres, ils se voient dans le neuvième ciel entre les bras de leurs Ouris, environnés & pénétrés de la gloire & de la félicité célestes.

## §. 4.

Elle passa toute la nuit à parler d'Amazan. Elle ne l'appellait plus que son berger ; & c'est depuis ce temps là que les noms de berger & d'amant son toujours employés l'un pour l'autre chez quelques nations.

Tantôt elle demandait à l'oiseau si Amazan avait eu d'autres maîtresses.



Il répondait que non, & elle était au comble de la joye. Tantôt elle voulait savoir à quoi il passait sa vie; & elle aprenait avec transport qu'il l'employait à faire du bien, à cultiver les arts, à pénétrer les secrets de la nature, à perfectionner son être. Tantôt elle voulait savoir si l'ame de son oiseau était de la même nature que celle de son amant, pourquoi il avait vécu près de vingt-huit mille ans, tandis que son amant n'en avait que dix-huit ou dix-neuf. Elle faisait cent questions pareilles auxquelles l'oiseau répondait avec une discrétion qui irritait sa curiosité. Enfin, le sommeil ferma leurs yeux, & livra Formosante à la douce illusion des songes envoyés par les dieux, qui surpassent quelquefois la réalité même, & que toute la philosophie des Caldéens a bien de la peine à expliquer.

Formosante ne s'éveilla que très tard. Il était petit jour chez elle quand le Roi son père entra dans sa chambre. L'oiseau reçut sa Majesté avec une politesse respectueuse, alla au devant de lui, battit des ailes, allongea son cou, & se remit sur son oranger. Le Roi s'affit sur le lis de sa fille, que ses rêves avaient encor embellie. Sa grande barbe s'aprocha de ce beau visage, & après lui avoir donné deux baisers, il lui parla en ces mots.

Ma chère fille, vous n'avez pu trouver hier un mari comme je l'espérais il vous en faut un pourtant ; le salut de mon Empire l'exige. J'ai consulté l'oracle, qui comme vous savez ne ment jamais, & qui dirige toute ma conduite. Il m'a ordonné de vous faire courir le monde Il faut que vous voyagiez — Ah ! chez les Gangarides sans doute, dit la Princesse ; & en prononçant

ces mots qui lui échappaient, elle sentit bien qu'elle disait une sottise. Le Roi qui ne savait pas un mot de géographie, lui demanda ce qu'elle entendait par des Gangarides ? elle trouva aisément une défaite. Le Roi lui aprit qu'il fallait faire un pèlerinage ; qu'il avait nommé les personnes de sa suite, le doyen des Conseillers d'Etat, le grand aumonier, une dame d'honneur, un médecin, un apoticaire & son oiseau avec tous les domestiques convenables.

Formosante qui n'était jamais sortie du palais du Roi son père, & qui jusqu'à la journée des trois rois & d'Amazan n'avait mené qu'une vie très insipide dans l'étiquette du faste & dans l'apparence des plaisirs, fut ravie d'avoir un pèlerinage à faire. Qui sait, disait-elle tous bas à son cœur, si les Dieux n'inspireront pas à mon cher Gangaride le même désir d'aller à la



même chapelle, & si je n'aurai pas le bonheur de revoir le pèlerin ? Elle remercia tendrement son père, en lui disant qu'elle avait eu toujours une secrète dévotion pour le Saint chez lequel on l'envoyait.

Belus donna un excellent diner à ses hôtes ; il n'y avait que des hommes. C'étaient tous gens fort mal assortis ; rois, princes, ministres, pontifes, tous jaloux les uns des autres ; tous pesant leurs paroles, tous embarrassés de leurs voisins & d'eux-mêmes. Le repas fut triste, quoiqu'on y bût beaucoup. Les princesses restèrent dans leurs apartemens, occupées chacune de leur départ. Elles mangerent à leur petit couvert. Formosante ensuite alla se promener dans les jardins avec son cher oiseau, qui pour l'amuser vola d'arbre en arbre en étalant sa superbe queue & son divin plumage.

Le roi d'Egypte qui était chaud de vin, pour ne pas dire yvre, demanda un arc & des flèches à un de ses pages. Ce prince était à la vérité l'archer le plus mal adroit de son royaume. Quand il tirait au blanc, la place où l'on était le plus en sûreté était le but où il visait. Mais le bel oiseau en volant aussi rapidement que la flèche, se présenta lui-même au coup & tomba tout sanglant entre les bras de Formosante. L'Egyptien en riant d'un sot rire se retira dans son quartier. La princesse perça le ciel de ses cris, fondit en larmes, se meurtrit les joues & la poitrine. L'oiseau mourant lui dit tout bas, brûlez-moi, & ne manquez pas de porter mes cendres vers l'Arabie heureuse, à l'orient de l'ancienne ville d'Aden ou d'Eden, & de les exposer au soleil sur un petit bucher de gérosfle & de canelle. Après

avoir proféré ces paroles, il expira, Formosante resta longtems évanouïe, & ne revit le jour que pour éclater en sanglots. Son père partageant sa douleur, & faisant des imprécations contre le roi d'Egypte, ne douta pas que cette aventure n'annonçât un avenir sinistre. Il alla vite consulter l'Oracle de sa chapelle. L'Oracle répondit, *mélange de tout ; mort vivant, infidélité & constance, perte & gain, calamités & bonheur*. Ni lui, ni son Conseil n'y purent rien comprendre ; mais enfin, il était satisfait d'avoir rempli ses devoirs de dévotion.

Sa fille éplorée pendant qu'il consultait l'Oracle, fit rendre à l'oiseau les honneurs funèbres qu'il avait ordonnés, & résolut de le porter en Arabie au péril de ses jours. Il fut brûlé dans du lin incombustible avec l'oranger sur lequel il avait couché : elle en recueillit

la



la cendre dans un petit vase d'or, tout entouré d'escarboucles & des diamants qu'on ôta de la gueule du lion. Que ne put-elle, au lieu d'accomplir ce devoir funeste, bruler tout en vie le détestable Roi d'Egypte ! c'était là tout son désir. Elle fit tuer dans son dépit les deux crocodiles, ses deux hippopotames, ses deux zébres, ses deux rats, & fit jetter ses deux momies dans l'Euphrate ; si elle avait tenu son bœuf Apis, elle ne l'aurait pas épargné.

Le Roi d'Egypte outré de cet affront partit sur le champ pour faire avancer ses trois cent mille hommes. Le Roi des Indes voyant partir son allié s'en retourna le jour même, dans le ferme dessein de joindre ses trois cent mille Indiens à l'armée Egyptienne. Le Roi de Scythie délogea dans la nuit avec la Princesse Aldée, bien résolu de venir combattre pour elle à la tête de  
trois

trois cent mille Scythes, & de lui rendre l'héritage de Babilone qui lui était dû, puisqu'elle descendait de la branche aînée.

De son côté la belle Formosante se mit en route à trois heures du matin avec sa caravane de pelerins, se flattant bien qu'elle pourrait aller en Arabie exécuter les dernières volontés de son oiseau, & que la justice des Dieux immortels lui rendrait son cher Amazan, sans qui elle ne pouvait plus vivre.

Ainsi à son réveil le Roi de Babilone ne trouva plus personne. Comme les grandes fêtes se terminent ! disait-il, & comme elles laissent un vuide étonnant dans l'ame quand le fracas est passé ! mais il fut transporté d'une colère vraiment roiale, lorsqu'il aprit qu'on avait enlevé la Princesse Aldée. Il donna ordre qu'on éveillât tous ses ministres, & qu'on assemblât le Conseil. En

at-

attendant qu'ils vinssent, il ne manqua pas de consulter son Oracle, mais il ne put jamais en tirer que ces paroles, si célèbres depuis dans tout l'univers, *quand on ne marie pas les filles, elles se marient elles-mêmes.*

Aussi-tôt l'ordre fut donné de faire marcher trois cent mille hommes contre le Roi des Scythes. Violà donc la guerre la plus terrible allumée de tous les côtés, & elle fut produite par les plaisirs de la plus belle fête qu'on ait jamais donnée sur la terre. L'Asie allait être désolée par quatre armées de trois cent mille combattans chacune. On sent bien que la guerre de Troie qui étonna le monde quelques siècles après n'était qu'un jeu d'enfants en comparaison ; mais aussi on doit considérer que dans la querelle des Troyens il ne s'agissait que d'une vieille femme fort libertine  
qui



qui s'était fait enlever deux fois, au lieu qu'ici il s'agissait de deux filles & d'un oiseau.

Le Roi des Indes allait attendre son armée sur le grand & magnifique chemin qui conduisait alors en droiture de Babilone à Cachemire. Le Roi des Scythes courait avec Aldée par la belle route qui menait au mont Immaüs. Tous ces chemins ont disparu dans la suite par le mauvais gouvernement. Le Roi d'Egypte avoit marché à l'Occident, & côtoyait la petite mer Méditerranée, que les ignorants Hébreux ont depuis nommé la grande mer.

A l'égard de la belle Formosante, elle suivait le chemin de Bassora planté de hauts palmiers qui fournissaient un ombrage éternel, & des fruits dans toutes les saisons. Le temple où elle allait en pèlerinage était dans Bassora même.

même. Le Saint à qui ce temple avait été dédié, était à peu près dans le goût de celui qu'on adora depuis à Lampsaque. Non seulement il procurait des maris aux filles, mais il tenait lieu souvent de mari. C'était le Saint le plus fêté de toute l'Asie.

Formosante ne se souciait point du tout du Saint de Bassora ; elle n'invoquait que son cher berger Gangaride son bel Amazan. Elle comptait s'embarquer à Bassora, & entrer dans l'Arabie heureuse pour faire ce que l'oiseau mort avait ordonné.

A la troisième couchée, à peine était elle entrée dans une hotellerie où ses fouriers avaient tout préparé pour elle, qu'elle aprit que le Roi d'Egypte y entrait aussi. Instruit de la marche de la Princesse par ses espions, il avait sur le champ changé de route suivi d'une nombreuse escorte.

te. Il arrive, il fait placer des sentinelles à toutes les portes, il monte dans la chambre de la belle Formosante, & lui dit, Mademoiselle, c'est vous précisément que je cherchais ; vous avez fait très-peu de cas de moi lorsque j'étais à Babilone ; il est juste de punir les dédaigneuses & les capricieuses : vous aurez s'il vous plait la bonté de souper avec moi ce soir ; vous n'aurez point d'autre lit que le mien, & je me conduirai avec vous selon que j'en ferai content.

Formosante vit bien qu'elle n'était pas la plus forte ; elle savait que le bon esprit consiste à se conformer à sa situation ; elle prit le parti de se délivrer du Roi d'Egypte par une innocente adresse ; elle le regarda du coin de l'œil, ce qui plusieurs siècles après s'est appelé lorgner ; & voici comme elle lui parla, avec une modestie,



destie, une grace, une douceur, un embarras, & une foule de charmes qui auraient rendu fou la plus sage des hommes, & aveuglé le plus clair-voyant.

Je vous avoue, Monsieur, que je baissai toujours les yeux devant vous, quand vous fites l'honneur au Roi mon père de venir chez lui. Je craignais mon cœur, je craignais ma simplicité trop naïve : je tremblais que mon père & vos rivaux ne s'aperçussent de la préférence que je vous donnais, & que vous méritiez si bien. Je puis à présent me livrer à mes sentiments. Je jure par le bœuf Apis : qui est après vous tout ce que je respecte le plus au monde, que vos propositions m'ont enchantée. J'ai déjà soupé avec vous chez le Roi mon père ; j'y souperai bien encor ici sans qu'il soit de la partie ; tout ce que je vous demande,

## 64 LA PRINCESSE

demande, c'est que votre grand aumônier boive avec nous ; il m'a paru à Babilone un très bon convive ; j'ai d'excellent vin de Chiras, je veux vous en faire goûter à tous deux. A l'égard de votre seconde proposition, elle est très engageante, mais il ne convient pas à une fille bien née d'en parler ; qu'il vous suffise de savoir que je vous regarde comme le plus grand des Roi, & le plus aimable des hommes.

Ce discours fit tourner la tête au Roi d'Egypte ; il voulut bien que l'aumônier fût en tiers. J'ai encor une grace à vous demander, lui dit la princesse, c'est de permettre que mon apothicaire vienne me parler ; les filles ont toujours de certaines petites incommodités qui demandent de certains soins, comme vapeurs de tête, battements de cœur, coliques, étouffements,

femens, auxquels il faut mettre un certain ordre dans de certaines circonstances ; en un mot, j'ai un besoin pressant de mon apoticaire, & j'espère que vous ne me refuserez pas cette légère marque d'amour.

Mademoiselle, lui répondit le Roi d'Egypte, quoiqu'un apoticaire ait des vues précisément opposées aux miennes, & que les objets de son art soient le contraire de ceux du mien, je fais trop bien vivre pour vous refuser une demande si juste : je vais ordonner qu'il vienne vous parler en attendant le souper ; je conçois que vous devez être un peu fatiguée du voyage ; vous devez aussi avoir besoin d'une femme de chambre, vous pourrez faire venir celle qui vous agréera davantage ; j'attendrai ensuite vos ordres & votre commodité. Il se retira ; l'apoticaire & la femme de

E                      chambre



chambre nommée Irla arrivèrent. La princesse avait en elle une entière confiance ; elle lui ordonna de faire apporter six bouteilles de vin de Chiras pour le souper, & d'en faire boire de pareil à tous les sentinelles qui tenaient ses officiers aux arrêts ; puis elle recommanda à l'apothicaire de faire mettre dans toutes les bouteilles certaines drogues de sa pharmacie qui faisaient dormir les gens vingt-quatre heures, & dont il était toujours pourvu. Elle fut ponctuellement obéie. Le Roi revint avec le grand aumônier au bout d'une demi-heure : le souper fut très gai ; le Roi & le prêtre vidèrent les six bouteilles, & avouèrent qu'il n'y avait pas de si bon vin en Egypte ; la femme de chambre eut soin d'en faire boire aux domestiques qui avaient servi. Pour la princesse, elle eut grande attention de n'en point boire

boire, disant que son médecin l'avait mise au régime. Tout fut bientôt endormi.

L'aumonier du roi d'Egypte avait la plus belle barbe que pût porter un homme de sa sorte. Formosante la coupa très adroitement ; puis l'ayant fait coudre à un petit ruban, elle l'attacha à son menton. Elle s'affubla de la robe du prêtre, & de toutes les marques de sa dignité, habilla sa femme de chambre en sacristain de la déesse Isis ; enfin s'étant munie de son urne & de ses pierres, elle sortit de l'hôtellerie à travers les sentinelles qui dormaient comme leur maître. La suivante avait eu soin de faire tenir à la porte deux chevaux prêts. La Princesse ne pouvait mener avec elle aucun des officiers de sa suite : ils auraient été arrêtés par les grandes gardes.

Formofante & Irla paffèrent à travers des hayes de foldats, qui prenant la Princeffe pour le grand prêtre l'appellaient mon révérendiffime père en Dieu, & lui demandoient fa bénédiction. Les deux fugitives arrivent en vingt-quatre heures à Baffora avant que le Roi fût éveillé. Elles quittèrent alors leur déguifement, qui eût pû donner des foupçons. Elles frétèrent au plus vite un vaiffeau, qui les porta par le détroit d'Ormus au beau rivage d'Eden dans l'Arabie heureufe. C'est cet Eden, dont les jardins furent fi renommés qu'on en fit depuis la demeure des juftes ; ils furent le modèle des Champs Elifées, des jardins des Hefpérides, & de ceux des Iles Fortunées ; car dans ces climats chauds les hommes n'imaginèrent point de plus grande béatitude que les ombres & les murmures des eaux. Vivre éter-



ternellement dans les Cieux avec l'Etre suprême, ou aller se promener dans le jardin, dans le Paradis, fut la même chose pour les hommes qui parlent toujours sans s'entendre, & qui n'ont pu guères avoir encor d'idées nettes, ni d'expressions justes.

Dès que la Princeesse se vit dans cette terre, son premier soin fut de rendre à son cher oiseau les honneurs funèbres qu'il avait exigés d'elle. Ses belles mains dressèrent un petit bucher de gérosfle & de canelle. Quelle fut sa surprise lorsqu'ayant répandu les cendres de l'oiseau sur ce bucher elle le vit s'enflammer de lui-même. Tout fut bientôt consumé. Il ne parut à la place des cendres qu'un gros œuf, dont elle vit sortir son oiseau plus brillant qu'il ne l'avait jamais été. Ce fut le plus beau des moments que la Princeesse eût éprouvés dans toute sa vie ; il n'y en avait qu'un qui pût lui

être plus cher ; elle le désirait, mais elle ne l'espérait pas.

Je vois bien, dit elle à l'oiseau, que vous êtes le phénix dont on m'avait tant parlé. Je suis prête à mourir d'étonnement & de joye. Je ne croyais point à la résurrection, mais mon bonheur m'en a convaincue. La résurrection, Madame, lui dit le phénix, est la chose du monde la plus simple. Il n'est pas plus surprenant de naître deux fois qu'une. Tout est résurrection dans ce monde ; les chenilles reffuscitent en papillons, un noyau mis en terre reffuscite en arbre. Tous les animaux ensevelis dans la terre reffuscitent en herbes, en plantes, & nourrissent d'autres animaux dont ils font bientôt une partie de la substance : toutes les particules qui composaient les corps sont changées en différents êtres. Il est vrai que je suis le seul à qui le puissant Orosmade ait fait la gra-

ce de reffusciter dans fa propre nature.

Formofante qui depuis le jour qu'elle vit Amazan & le phénix pour la première fois, avait paffé toutes fes heures à s'étonner, lui dit : Je conçois bien que le grand être ait pu former de vos cendres un phénix à peu près femblable à vous ; mais que vous foyez précifément la même perfonne, que vous ayez la même ame, j'avoue que je ne le comprends pas bien clairement. Qu'est devenue vôtre ame pendant que je vous portais dans ma poche après vôtre mort ?

Eh mon Dieu, Madame, n'est-il pas auffi facile au grand Orofmade de continuer fon action fur une petite étincelle de moi-même que de commencer cette action ? Il m'avait accordé auparavant le fentiment, la mémoire & la penfée ; il me les accorde encore : qu'il



ait attaché cette faveur à un atome de feu élémentaire caché dans moi, ou à l'assemblage de mes organes, cela ne fait rien au fonds : les phénix & les hommes ignoreront toujours comment la chose se passe ; mais la plus grande grace que l'Etre Suprême m'ait accordée est de me faire renaître pour vous. Que ne puis-je passer les vingt huit mille ans que j'ai encor à vivre jusqu'à ma prochaine résurrection entre vous & mon cher Amazan !

Mon phénix, lui repartit la Princesse, songez que les premières paroles que vous me dites à Babilone, & que je n'oublierai jamais, me flatèrent de l'espérance de revoir ce cher berger que j'idolâtre ; il faut absolument que nous allions ensemble chez les Gangarides, & que je le ramène à Babilone. C'est bien mon dessein, dit le phénix ; il n'y a pas un moment à perdre. Il faut  
aller

aller trouver Amazan par le plus court chemin, c'est-à-dire par les airs. Il y a dans l'Arabie heureuse deux grifons mes amis intimes, qui ne demeurent qu'à cent cinquante milles d'ici ; je vais leur écrire par la poste aux pigeons ; ils viendront avant la nuit. Nous aurons tout le temps de vous faire travailler un petit canapé commode avec des tiroirs où l'on mettra vos provisions de bouche. Vous ferez très à votre aise dans cette voiture avec votre demoiselle. Les deux grifons sont les plus vigoureux de leur espèce ; chacun d'eux tiendra un des bras du canapé entre ses griffes. Mais encor une fois, les moments sont chers. Il alla sur le champ avec Formosante commander le canapé à un tapissier de sa connaissance. Il fut achevé en quatre heures. On mit dans les tiroirs des petits pains à la Reine, des biscuits meilleurs que ceux de Babilone,

bilone, des poncires, des ananas, des cocos, des pistaches & du vin d'Eden qui l'emporte sur le vin de Chiras autant que celui de Chiras est au dessus de celui de Surenne.

Le canapé était aussi léger que commode & solide. Les deux grifons arrivèrent dans Eden à point nommé Formosante & Irla se placèrent dans la voiture. Les deux grifons l'enlevèrent comme une plume. Le phénix tantôt volait auprès, tantôt se perchait sur le dossier. Les deux grifons cinglèrent vers le Gange avec la rapidité d'une flèche qui fend les airs. On ne se reposait que la nuit pendant quelques moments pour manger, & pour faire boire un coup aux deux voituriers.

On arriva enfin chez les Gangarides. Le cœur de la Princesse palpitait d'espérance, d'amour & de joye.

Le



Le phénix fit arrêter la voiture devant la maison d'Amazan ; il demande à lui parler ; mais il y avait trois heures qu'il en était parti, sans qu'on fût où il était allé.

Il n'y a point de termes dans la langue même des Gangarides qui puisse exprimer le désespoir dont Formosante fut accablée. Helas ! violà ce que j'avais craint, dit le phénix ; les trois heures que vous avez passées dans votre hôtellerie sur le chemin de Bassora avec ce malheureux Roi d'Egypte, vous ont enlevé peut-être pour jamais le bonheur de votre vie ; j'ai bien peur que nous n'ayons perdu Amazan sans retour.

Alors il demanda aux domestiques si on pouvait saluer Madame sa mère ? ils répondirent que son mari était mort l'avant-veille & qu'elle ne voyait personne. Le phénix qui avait du crédit  
dans

dans la maison ne laissa pas de faire entrer la Princesse de Babilone dans un salon dont les murs étaient revêtus de bois d'oranger à filets d'ivoire, les sous-bergers & les sous-bergères en longues robes blanches ceintes de garnitures aurore, lui servirent dans cent corbeilles de simple porcelaine cent mets délicieux, parmi lesquels on ne voyait aucun cadavre déguisé: c'était du ris, du sago, de la semoule, du vermicelle, des macaroni, des omelettes, des œufs au lait, des fromages à la crème, des pâtisseries de toute espèce, des légumes, des fruits d'un parfum & d'un goût dont on n'a point d'idée dans les autres climats: c'était une profusion de liqueurs rafraîchissantes supérieures aux meilleurs vins.

Pendant que la Princesse mangeait couchée sur un lit de roses, quatre pavons, ou paons, ou pans, heureusement

fement muets, l'éventaient de leurs brillantes aîles ; deux cent oiseaux, cent bergers & cent bergères lui donnèrent un concert à deux chœurs ; les rossignols, les serins, les fauvettes, les pinsons chantaient le dessus avec les bergères ; les bergers faisaient la haute-contre & la basse ; c'était en tout la belle & simple nature. La Princesse avoue que s'il y avait plus de magnificence à Babilone, la nature était mille fois plus agréable chez les Gangarides : mais pendant qu'on lui donnait cette musique si consolante & si voluptueuse, elle versait des larmes, elle disait à la jeune Irla sa compagne. Ces bergers & ces bergères, ces rossignols & ces serins font l'amour, & moi je suis privée du héros Gangaride, digne objet de mes très tendres & très impatients désirs.

Pendant qu'elle faisait ainsi collation,  
qu'elle



qu'elle admirait & qu'elle pleurait, le phénix disait à la mère d'Amazan, Madame, vous ne pouvez vous dispenser de voir la Princesse de Babilone ; vous savez . . . . Je fais tout, dit - elle, jusqu'à son aventure dans l'hôtellerie sur le chemin de Bassora ; un merle m'a tout conté ce matin ; & ce cruel merle est cause que mon fils au désespoir est devenu fou & a quitté la maison paternelle. Vous ne savez donc pas, reprit le phénix, que la Princesse m'a ressuscité ? Non, mon cher enfant, je savais par le merle que vous étiez mort & j'en étais inconsolable. J'étais si affligée de cette perte, de la mort de mon mari, & du départ précipité de mon fils, que j'avais fait défendre ma porte. Mais puisque la Princesse de Babilone me fait l'honneur de me venir voir, faites-la entrer au plus vite ; j'ai des choses

ses de la dernière conséquence à lui dire, & je veux que vous y foyez présent. Elle alla aussi-tôt dans un autre salon au devant de la Princesse. Elle ne marchait pas facilement ; c'était une dame d'environ trois cent années ; mais elle avait encore de beaux restes : & on voyait bien que vers les deux cent trente à quarante ans elle avait été charmante. Elle reçut Formosante avec une noblesse respectueuse mêlée d'un air d'intérêt & de douleur qui fit sur la Princesse une vive impression.

Formosante lui fit d'abord ses tristes complimens sur la mort de son mari. Hélas ! dit la veuve, vous devez vous intéresser à sa perte plus que vous ne pensez. J'en suis touchée sans doute, dit Formosante, il était le père de.... à ces mots elle pleura. Je n'étais venue que pour lui & à travers bien des dangers. J'ai quitté pour lui mon père

père & la plus brillante cour de l'univers ; j'ai été enlevée par un roi d'Egypte que je déteste. Echappée à ce ravisseur j'ai traversé les airs pour venir voir ce que j'aime ; j'arrive, & il me fuit ! les pleurs & les sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage.

La mère lui dit alors, Madame, lorsque le roi d'Egypte vous ravissait, lorsque vous soupiez avec lui dans un cabaret sur le chemin de Bassora, lorsque vos belles mains lui versaient du vin de Chiras, vous souvenez-vous d'avoir vu un merle qui voltigeait dans la chambre ? Vraiment oui, vous m'en rappelez la mémoire, je n'y avais pas fait d'attention ; mais en recueillant mes idées, je me souviens très-bien qu'au moment que le Roi d'Egypte se leva de table pour me donner un baiser, le merle s'envola par la fenêtre en jettant un grand cri, & ne reparut plus.

Hélas,



Hélas, Madame, reprit la mère d'Amazan, voilà ce qui fait précisément le sujet de nos malheurs : mon fils avait envoyé ce merle s'informer de l'état de votre santé & de tout ce qui se passait à Babilone ; il comptait revenir bientôt se mettre à vos pieds & vous consacrer sa vie. Vous ne savez pas à quel excès il vous adore. Tous les Gangarides sont amoureux & fidèles ; mais mon fils est le plus passionné & le plus constant de tous. Le merle vous rencontra dans un cabaret ; vous buviez très gayement avec le Roi d'Egypte & un vilain prêtre ; il vous vit enfin donner un tendre baiser à ce Monarque qui avait tué le phénix, & pour qui mon fils conserve une horreur invincible. Le merle à cette vue fut saisi d'une juste indignation ; il s'envola en maudissant vos funestes amours ; il est

F

revenu

revenu aujourd'hui, il a tout conté ; mais dans quels moments juste ciel ! dans le temps où mon fils pleurait avec moi la mort de son père, & celle du Phénix ; dans le tems qu'il apprenait de moi qu'il est vôtre cousin issu de germain !

O ciel ! mon cousin ! Madame, est-il possible ? par quelle aventure ? comment ? quoi ! je serais heureuse à ce point ! & je serais en même temps assez infortunée pour l'avoir offensé !

Mon fils est vôtre cousin, vous dis-je, reprit la mère, & je vais bientôt vous en donner la preuve ; mais en devenant ma parente vous m'arrachez mon fils ; il ne pourra survivre à la douleur que lui a causée votre baiser donné au Roi d'Egypte.

Ah ! ma tante, s'écria la belle Formosante, je jure par lui & par le puissant Orosmade, que ce baiser funeste loin d'être criminel était la plus forte  
preuve

preuve d'amour que je pusse donner à votre fils. Je défobéissais à mon père pour lui. J'allais pour lui de l'Euphrate au Gange. Tombée entre les mains de l'indigne Pharaon d'Egypte, je ne pouvais lui échapper qu'en le trompant. J'en atteste les cendres & l'ame du Phénix qui étaient alors dans ma poche ; il peut me rendre justice. Mais comment votre fils né sur les bords du Gange peut-il être mon cousin ? moi dont la famille règne sur les bords de l'Euphrate depuis tant de siècles ?

Vous savez, lui dit la vénérable Gangaride, que votre grand oncle Aldée était Roi de Babilone, & qu'il fut détrôné par le père de Bélus ?—Oui, Madame.—Vous savez que son fils Aldée avait eu de son mariage la Princesse Aldée élevée dans votre cour. C'est ce Prince qui étant persécuté par votre père vint se réfugier dans notre



heureuse contrée sous un autre nom ; c'est lui qui m'épousa ; j'en ai eu le jeune Prince Aldée-Amazan, le plus beau, le plus fort, le plus courageux, le plus vertueux des mortels, & aujourd'hui le plus fou. Il alla aux fêtes de Babilone sur la réputation de votre beauté : depuis ce temps-là il vous idolâtre, & peut-être je ne reverrai jamais mon cher fils.

Alors elle fit déployer devant la Princesse tous les titres de la maison des Aldées ; à peine Formosante daigna les regarder. Ah ! Madame, s'écria-t-elle, examine-t-on ce qu'on désire ? mon cœur vous en croit assez. Mais où est Aldée-Amazan ? où est mon parent, mon amant, mon Roi ? où est ma vie ? quel chemin a-t-il pris ? J'irais le chercher dans tous les globes que l'Eternel a formés, & dont il est le plus bel ornement. J'irais dans l'étoile Canope, dans Shcath, dans Aldebaran ; j'irais le

con-

convaincre de mon amour & de mon innocence,

Le Phénix justifia la Princesse du crime que lui imputait le merle d'avoir donné par amour un baiser au roi d'Egypte ; mais il fallait détromper Amazan & le ramener. Il envoya des oiseaux sur tous les chemins, il met en campagne les Licornes ; on lui rapporte enfin qu'Amazan a pris la route de la Chine. Eh bien, allons à la Chine, s'écria la Princesse, le voyage n'est pas long, j'espère bien vous ramener votre fils dans quinze jours au plus tard. A ces mots que de larmes de tendresse versèrent la mère Gangaride & la Princesse de Babilone ! que d'embrassemens ! que d'effusion de cœur !

Le Phénix commanda sur le champ un carrosse à six licornes. La mère fournit deux cent cavaliers, & fit présenter à la Princesse sa nièce de quelques

ques milliers des plus beaux diamans du pays. Le Phénix affligé du mal que l'indiscrétion du merle avait causée, fit ordonner à tous les merles de vuidier le pays ; & c'est depuis ce tems qu'il ne s'en trouve plus sur les bords du Gange.

§. 5.

Les licornes en moins de huit jours amenèrent Formosante, Irla & le Phénix à Cambalu, capitale de la Chine. C'était une ville plus grande que Babilone, & d'une espèce de magnificence toute différente. Ces nouveaux objets, ces mœurs nouvelles auraient amusé Formosante, si elle avait pu être occupée d'autre chose que d'Amazan.

Dès que l'Empereur de la Chine eut appris que la Princesse de Babilone était à une porte de la ville, il lui dépêcha



dépêcha quatre mille Mandarins en robes de cérémonie ; tous se prosternèrent devant elle, & lui présentèrent chacun un compliment écrit en lettres d'or sur une feuille de soye pourpre. Formosante leur dit que si elle avait quatre mille langues, elle ne manquait pas de répondre sur le champ à chaque Mandarin, mais que n'en ayant qu'une elle les pria de trouver bon qu'elle s'en servit pour les remercier tous en général. Ils la conduisirent respectueusement chez l'Empereur.

C'était le Monarque de la terre le plus juste, le plus poli & le plus sage. Ce fut lui qui le premier laboura un petit champ de ses mains Impériales, pour rendre l'agriculture respectable à son peuple. Il établit le premier des prix pour la vertu. Les loix, partout ailleurs, étaient honteusement bornées à punir les crimes. Cet Empe-

reur venait de chasser de ses Etas une troupe de Bonzes étrangers qui étaient venus du fond de l'Occident, dans l'espoir insensé de forcer toute la Chine à penser comme eux, & qui sous prétexte d'annoncer des vérités avaient acquis déjà des richesses & des honneurs. Il leur avait dit en les chassant ces propres paroles, enrégistrées dans les annales de l'Empire.

„ Vous pourriez faire ici autant de  
 „ mal que vous en avez fait ailleurs :  
 „ vous êtes venus prêcher des dogmes  
 „ d'intolérance chez la nation la plus  
 „ tolérante de la terre. Je vous ren-  
 „ voye pour n'être jamais forcé de vous  
 „ punir. Vous ferez reconduits hono-  
 „ rablement sur mes frontières ; on  
 „ vous fournira tout pour retourner  
 „ aux bornes de l'hémisphère dont vous  
 „ êtes partis. Allez en paix si vous  
 „ pouvez être en paix, & ne revenez  
 „ plus.

La

La Princeſſe de Babilone aprit avec joye ce jugement & ce diſcours ; elle en étoit plus ſûre d'être bien reçue à la cour, puisſqu'elle étoit très éloignée d'avoir des dogmes intolérants. L'Empereur de la Chine en dinant avec elle tête à tête, eut la politeſſe de bannir l'embarras de toute étiquette gênante ; elle lui préſenta le Phénix, qui fut très caſſé de l'Empereur, & qui ſe percha ſur ſon fauteuil. Formoſante ſur la fin du repas lui confia ingénue-ment le ſujet de ſon voyage, & le pria de faire chercher dans Cambalu le bel Amazan, dont elle lui conta l'aventure, ſans lui rien cacher de la fatale paſſion dont ſon cœur étoit enflammé pour ce jeune héros. A qui en parlez-vous ? lui dit l'Empereur de la Chine, il m'a fait le plaſiſr de venir dans ma cour ; il m'a enchanté, cet aimable Amazan ; il eſt vrai qu'il eſt



est profondément affligé ; mais se graces n'en font que plus touchantes ; aucun de mes favoris n'a plus d'esprit que lui ; nul Mandarin de robe n'a de plus vastes connaissances ; nul Mandarin d'épée n'a l'air plus martial & plus héroïque ; son extrême jeunesse donne un nouveau prix à tous ses talents : si j'étais assez malheureux, assez abandonné du Tien & du Changti pour vouloir être conquérant, je prierais Amazan de se mettre à la tête de mes armées, & je serais sur de triompher de l'Univers entier. C'est bien dommage que son chagrin lui dérange quelquefois l'esprit.

Ah ! Monsieur, lui dit Formosante avec un air enflammé, & un ton de douleur, de saisissement & de reproche, pourquoi ne m'avez-vous pas fait diner avec lui ? Vous me faites mourir, envoyez le prier tout-à-l'heure. Mada-

me, il est parti ce matin, & il n'a point dit dans quelle contrée il portait ses pas. Formosante se tourna vers le Phénix: Eh bien, dit-elle, Phénix, avez-vous jamais vû une fille plus malheureuse que moi? mais, Monsieur, continua-t-elle, comment, pourquoi a-t-il pû quitter si brusquement une cour aussi polie que la vôtre, dans laquelle il me semble qu'on voudrait passer sa vie?

- Voici, Madame, ce qui est arrivé. Une Princesse du Sang, des plus aimables, s'est éprise de passion pour lui, & lui a donné un rendez-vous chez elle à midi; il est parti au point du jour, & il a laissé ce billet qui a coûté bien des larmes à ma parente.

„ Belle Princesse du Sang de la  
 „ Chine, vous méritez un cœur qui  
 „ n'ait jamais été qu'à vous; j'ai juré  
 „ aux dieux immortels de n'aimer ja-  
 „ mais

„ mais que Formosante Princeſſe de  
„ Babilone, & de lui apprendre com-  
„ ment on peut dompter ſes deſirs  
„ dans ſes voyages ; elle a eu le mal-  
„ heur de ſuccomber avec un indigne  
„ Roi d'Egypte : je ſuis le plus mal-  
„ heureux des hommes ; j'ai perdu  
„ mon père & le Phénix, & l'eſpé-  
„ rance d'être aimé de Formosante ;  
„ j'ai quitté ma mère affligée, ma  
„ patrie, ne pouvant vivre un moment  
„ dans les lieux où j'ai appris que For-  
„ moſante en aimait un autre que  
„ moi ; j'ai juré de parcourir la terre  
„ & d'être fidèle. Vous me mépriſe-  
„ riez, & les Dieux me puniraient ſi  
„ je violais mon ſerment ; prenez un  
„ amant, Madame, & ſoyez auſſi fidè-  
„ le que moi.”

Ah laiſſez moi cette étonnante Let-  
tre, dit la belle Formoſante, elle  
fera ma conſolation ; je ſuis heureuſe  
dans



dans mon infortune. Amazan m'aime ; Amazan renonce pour moi à la possession des Princesses de la Chine ; il n'y a que lui sur la terre capable de remporter une telle victoire ; il me donne un grand exemple ; le Phénix fait que je n'en avais pas besoin ; il est bien cruel d'être privée de son amant pour le plus innocent des baisers donné par pure fidélité : mais enfin, où est-il allé ? quel chemin a-t-il pris ? daignez me l'enseigner, & je pars.

L'Empereur de la Chine lui répondit qu'il croyait sur les rapports qu'on lui avait faits que son amant avait suivi une route qui menait en Scythie. Aussi-tôt les Licornes furent attelées, & la Princesse après les plus tendres compliments prit congé de l'Empereur avec le Phénix, sa femme de chambre Irla & toute sa suite.

Dès qu'elle fut en Scythie, elle vit  
plus

plus que jamais combien les hommes & les gouvernements différencieront toujours jusqu'au temps où quelque peuple plus éclairé que les autres communiquera la lumière de proche en proche après mille siècles de ténèbres, & qu'il se trouvera dans des climats barbares des âmes héroïques qui auront la force & la persévérance de changer les brutes en hommes. Point de villes en Scythie, par conséquent point d'arts agréables ; on ne voyait que de vastes prairies & des nations entières sous des tentes & sur des chars. Cet aspect imprimait la terreur. Formosante demanda dans quelle tente ou dans quelle charette logeait le Roi ? on lui dit que depuis huit jours il s'était mis en marche à la tête de trois cent mille hommes de cavalerie pour aller à la rencontre du Roi de Babilone dont il avait enlevé la nièce,

ce, la belle Princeſſe Aldée. Il a enlevé ma couſine ! ſ'écria Formoſante ; je ne m'attendais pas à cette nouvelle aventure : quoi ! ma couſine qui étoit trop heureuſe de me faire la cour eſt devenue Reine, & je ne ſuis pas encore mariée ! Elle ſe fit conduire incontinent aux tentes de la Reine.

Leur réunion inſpérée dans ces climats lointains ; les choſes ſingulières qu'elles avoient mutuellement à ſ'apprendre, mirent dans leur entrevue un charme qui leur fit oublier qu'elles ne s'étoient jamais aimées ; elles ſe revirent avec tranſport ; une douce illuſion ſe mit à la place de la vraie tendreſſe ; elles ſ'embrasſèrent en pleurant ; & il y eut même entre elles de la cordialité & de la franchise, attendu que l'entrevue ne ſe faiſoit pas dans un palais.

Aldée reconnut le Phénix & la confidente



fidente Irla ; elle donna des fourures de zibeline à sa cousine, qui lui donna des diamans. On parla de la guerre que les deux Rois entreprenaient ; on déplora la condition des hommes que des Monarques envoient par fantaisie s'égorger pour des differens que deux honnêtes gens pourraient concilier en une heure ; mais sur-tout on s'entretint du bel étranger vainqueur des Lions, donneur des plus gros diamans de l'univers, faiseur de madrigaux, possesseur du Phénix, devenu le plus malheureux des hommes sur le raport d'un merle. C'est mon cher frère, disait Aldée ; c'est mon amant, s'écriait Formosante ; vous l'avez vu sans doute, il est peut-être encore ici ; car, ma cousine, il fait qu'il est votre frère ; il ne vous aura pas quittée brusquement, comme il a quitté le Roi de la Chine.

Si

Si je l'ai vu, grands dieux ! reprit Aldée, il a passé quatre jours entiers avec moi. Ah ! ma cousine, que mon frère est à plaindre ! un faux rapport l'a rendu absolument fou ; il court le monde sans savoir où il va. Figurez vous qu'il a poussé la démence jusqu'à refuser les faveurs de la plus belle Scythe de toute la Scythie. Il partit hier après lui avoir écrit une Lettre dont elle a été desespérée. Pour lui il est allé chez les Cimmeriens. Dieu soit loué, s'écria Formosante ; encore un refus en ma faveur ! mon bonheur a passé mon espoir, comme mon malheur a surpassé toutes mes craintes. Faites-moi donner cette Lettre charmante, que je parte, que je le suive, les mains pleines de ses sacrifices. Adieu, ma cousine ! Amazan est chez les Cimmériens, j'y vole.

Aldée trouva que la Princesse sa cou-

G

fine

fine était encore plus folle que son frère Amazan. Mais comme elle avait senti elle-même les atteintes de cette épidémie, comme elle avait quitté les délices & la magnificence de Babilone pour le Roi des Scythes, comme les femmes s'intéressent toujours aux folies dont l'amour est cause, elle s'attendrait véritablement pour Formosante, lui souhaita un heureux voyage, & lui promit de servir sa passion, si jamais elle était assez heureuse pour revoir son frère.

## §. 6.

Bientôt la Princesse de Babilone & le Phénix arrivèrent dans l'Empire des Cimmériens, bien moins peuplé à la vérité que la Chine, mais deux fois plus étendu, autrefois semblable à la Scythie, & devenu depuis quelque  
tems



temps auffi floriffant que les Royaumes qui fe vantaient d'inſtruire les autres Etats.

Après quelques jours de marche on entra dans une très grande Ville, que l'Impératrice régnante faiſait embellir ; mais elle n'y était pas, elle voyageait alors des frontières de l'Europe à celles de l'Afie pour connaître ſes états par ſes yeux, pour juger des maux & porter les remèdes, pour accroître les avantages, pour ſemer l'inſtruction.

Un des principaux officiers de cette ancienne capitale, inſtruit de l'arrivée de la Babilonienne & du Phénix, s'empreſſa de rendre ſes hommages à la Princeſſe, and de lui faire les honneurs du pays, bien ſur que ſa maîtreſſe, qui était la plus polie & la plus magnifique des Reines, lui ſaurait gré d'avoir reçu une ſi grande Dame avec les mêmes égards qu'elle aurait prodigués elle-même. On

On logea Formosante au palais, dont on écarta une foule importune de peuple ; on lui donna des fêtes ingénieuses. Le Seigneur Cimmérien qui était un grand naturaliste, s'entretint beaucoup avec le Phénix dans les temps où la Princesse était retirée dans son appartement. Le Phénix lui avoua qu'il avait autrefois voyagé chez les Cimmériens, & qu'il ne reconnaissait plus le pays. Comment de si prodigieux changements, disait-il, ont-ils pu être opérés dans un temps si court ? Il n'y a pas trois cent ans que je vis ici la nature sauvage dans toute son horreur, j'y trouve aujourd'hui les arts, la splendeur, la gloire & la politesse. Un seul homme a commencé ce grand ouvrage, répondit le Cimmérien, une femme l'a perfectionné, une femme a été meilleure législatrice que l'Isis des Egyptiens & la Cérès des Grecs. La plu-

plupart des législateurs ont eu un génie étroit & despotique, qui a resserré leurs vues dans le pays qu'ils ont gouverné : chacun a regardé son peuple comme étant seul sur la terre : ou comme devant être l'ennemi du reste de la terre. Ils ont formé des institutions pour ce seul peuple, introduit des usages pour lui seul, établi une religion pour lui seul. C'est ainsi que les Egyptiens, si fameux par des monceaux de pierres, se sont abrutis & deshonorés par leurs superstitions barbares. Ils croient les autres nations prophanes, ils ne communiquent point avec elles, & excepté la cour qui s'élève quelquefois au dessus des préjugés vulgaires, il n'y a pas un Egyptien qui voulût manger dans un plat dont un étranger se ferait servi. Leurs prêtres sont cruels & absurdes. Il vaudrait mieux n'avoir point de loix & n'écouter que la na-



ture qui a gravé dans nos cœurs les caractères du juste & de l'injuste, que de soumettre la société à des loix si insociables.

Nôtre Impératrice embrasse des projets entièrement oposés ; elle confière son vaste état sur lequel tous les Méridiens viennent se joindre, comme devant correspondre à tous les peuples qui habitent sous ces différents méridiens. La première de ses loix a été la tolérance de toutes les Religions, & la compassion pour toutes les erreurs. Son puissant génie a connu que si les cultes sont différents, la morale est partout la même ; par ce principe elle a lié sa nation à toutes les nations du monde ; & les Cimmériens vont regarder le Scandinavien & le Chinois comme leurs frères. Elle a fait plus ; elle a voulu que cette précieuse tolérance, le premier lien  
des

des hommes, s'établit chez ses voisins; ainsi elle a mérité le titre de mère de la patrie, & elle aura celui de bienfaitrice du genre humain, si elle persévère.

Avant elle, des hommes malheureusement puissants envoyaient des troupes de meurtriers ravir à des peuplades inconnues & arroser de leur sang les héritages de leurs pères; on appelait ces assassins des héros; leur brigandage était de la gloire. Nôtre Souveraine a une autre gloire; elle a fait marcher des armées pour apporter la paix, pour empêcher les hommes de se nuire, pour les forcer à se supporter les uns les autres; & ses étendarts ont été ceux de la concorde publique.

Le Phénix enchanté de tout ce que lui aprenait ce Seigneur, lui dit, Monsieur, il y a vingt-sept mille

neuf cent années & sept mois que je suis au monde ; je n'ai encor rien vu de comparable à ce que vous me faites entendre. Il lui demanda des nouvelles de son ami Amazan ; le Cimmérien lui conta les mêmes choses qu'on avait dites à la Princesse chez les Chinois & chez les Scythes. Amazan s'enfuyait de toutes les cours qu'il visitait, sitôt qu'une Dame lui avait donné un rendez-vous auquel il craignait de succomber. Le Phénix instruit bientôt Formosante de cette nouvelle marque de fidélité qu'Amazan lui donnait, fidélité d'autant plus étonnante qu'il ne pouvait pas soupçonner que sa Princesse en fut jamais informée.

Il était parti pour la Scandinavie. Ce fut dans ces climats que des spectacles nouveaux frappèrent encor ses yeux : ici la royauté & la liberté subsistaient



subsistaient ensemble par un accord qui paraît impossible dans d'autres états : les agriculteurs avaient part à la législation, aussi-bien que les grands du Royaume ; & un jeune Prince donnait les plus grandes espérances d'être digne de commander à une nation libre. Là c'était quelque chose de plus étrange ; le seul Roi qui fût despotique de droit sur la terre par un contract formel avec son peuple, était en même temps le plus jeune & le plus juste des Rois.

Chez les Sarmates Amazan vit un Philosophe sur le trône ; on pouvait l'appeller le Roi de l'anarchie, car il était le chef de cent mille petits Rois, dont un seul pouvait d'un mot anéantir les résolutions de tous les autres. Eole n'avait pas plus de peine à contenir tous les vents qui se combattent sans cesse, que ce Monarque n'en avait

avait à concilier les esprits ; c'était un pilote environné d'un éternel orage, & cependant le vaisseau ne se brisait pas : car le Prince était un excellent pilote.

En parcourant tous ces pays, si différents de sa patrie, Amazan refusait constamment toutes les bonnes fortunes qui se présentaient à lui, toujours désespéré du baiser que Formosante avait donné au Roi d'Egypte, toujours affermi dans son inconcevable résolution de donner à Formosante l'exemple d'une fidélité unique & inébranlable.

La Princesse de Babilone avec le Phénix le suivait par-tout à la piste, & ne le manquait jamais que d'un jour ou deux, sans que l'un se lassât de courir, & sans que l'autre perdit un moment à le suivre.

Ils traversèrent ainsi toute la Germanie ;

manie ; ils admirèrent les progrès que la raison & la philosophie faisaient dans le Nord ; tous les Princes y étaient instruits, tous autorisaient la liberté de penser ; leur éducation n'avait point été confiée à des hommes qui eussent intérêt de les tromper ou qui fussent trompés eux-mêmes ; on les avait élevés dans la connaissance de la morale universelle & dans le mépris des superstitions ; on avait banni dans tous ces états un usage insensé que énervait & dépeuplait plusieurs pays méridionaux ; cette coutume était d'enterrer tout vivans dans de vastes cachots un nombre infini des deux sexes éternellement séparés l'un de l'autre, et de leur faire jurer de n'avoir jamais de communication ensemble. Cet excès de démençe accrédité pendant des siècles avait dévasté la terre autant que les guerres les plus cruelles.

Les



Les Princes du Nord avaient à la fin compris que si l'on voulait avoir des haras, il ne fallait pas séparer les plus forts chevaux des cavales. Ils avaient détruit aussi des erreurs non moins bizarres & non moins pernicieuses. Enfin les hommes osaient être raisonnables dans ces vastes pays, tandis qu'ailleurs on croyait encore qu'on ne peut les gouverner qu'autant qu'ils sont imbéciles.

## §. 7.

Amazan arriva chez les Bataves ; son cœur éprouva une douce satisfaction dans son chagrin, d'y retrouver quelque faible image du pays des heureux Gangarides ; la liberté, l'égalité, la propriété, l'abondance, la tolérance ; mais les Dames du pays étaient si froides qu'aucune ne lui fit d'avances

vances comme on lui en avait fait partout ailleurs, il n'eut pas la peine de résister. S'il avait voulu attaquer ces dames, il les aurait toutes subjuguées l'une après l'autre sans être aimé d'aucune; mais il était bien éloigné de songer à faire des conquêtes.

Formosante fut sur le point de l'attraper chez cette nation insipide: il ne s'en fallut que d'un moment.

Amazan avait entendu parler chez les Bataves avec tant d'éloges d'une certaine Ile nommée Albion, qu'il s'était déterminé à s'embarquer lui & ses licornes sur un vaisseau, qui par un vent d'Orient favorable l'avait porté en quatre heures au rivage de cette terre plus célèbre que Tyr & que l'Ile Atlantide.

La belle Formosante qui l'avait suivi au bord de la Duina, de la Vistule, de l'Elbe, du Vezer, arrive enfin aux  
bouches

bouches du Rhin qui portait alors ses eaux rapides dans la mer Germanique.

Elle apprend que son cher amant a vogué aux côtes d'Albion ; elle croit voir son vaisseau, elle pousse des cris de joye dont toutes les dames Bataves furent surprises, n'imaginant pas qu'un jeune homme pût causer tant de joye. Et à l'égard du Phénix, elles n'en firent pas grand cas, parce qu'elles jugèrent que ses plumes ne pourraient probablement se vendre aussi bien que celles des canards & des oisons de leurs marais. La Princesse de Babilone loua ou noliza deux vaisseaux pour la transporter avec tout son monde dans cette bienheureuse Ile qui allait posséder l'unique objet de tous ses desirs, l'ame de sa vie, le Dieu de son cœur.

Un vent funeste d'Occident s'éleva tout à coup dans le moment même où



## DE BABILONE. III

où le fidèle & malheureux Amazan mettait pied à terre en Albion; les vaisseaux de la Princesse de Babilone ne purent démarer. Un serrement de cœur, une douleur amère, une mélancolie profonde saisirent Formosante; elle se mit au lit dans sa douleur, en attendant que le vent changeat; mais il souffla huit jours entiers avec une violence desespérante. La Princesse pendant ce fiècle de huit jours se faisait lire par Irla des Romans; ce n'est pas que les Bataves en fussent faire; mais comme ils étaient les facteurs de l'Univers, ils vendaient l'esprit des autres nations ainsi que leurs denrées. La Princesse fit acheter chez Marc Michel Rey tous les contes que l'on avait écrits chez les Ausoniens & chez les Welches, & dont le débit était défendu sagement chez ces peuples pour enrichir les

Bataves ; elle espérait qu'elle trouverait dans ces histoires quelque aventure qui ressemblerait à la sienne, & qui charmerait sa douleur. Irla lisait le Phénix disait son avis, & la Princesse ne trouvait rien dans la paysanne parvenue, ni dans Tanfai, ni dans le Sopha, ni dans les quatre Faccardins qui eût le moindre rapport à ses aventures ; elle interrompait à tout moment la lecture pour demander de quel côté venait le vent.

## §. 8.

Cependant Amazan était déjà sur le chemin de la capitale d'Albion dans son carrosse à six Licornes, & rêvait à sa Princesse : il aperçut un équipage versé dans une fosse ; les domestiques s'étaient écartés pour aller chercher du secours ; le maître de l'équipage restait tran-

tranquilement dans sa voiture, ne témoignant pas la plus légère impatience, & s'amusant à fumer; car on fumait alors; il se nommait Mylord What-then, ce qui signifie à peu près *Mylord Qu'importe*, en la langue dans laquelle je traduis ces mémoires.

Amazan se précipita pour lui rendre service; il releva tout seul la voiture, tant sa force était supérieure à celle des autres hommes. *Mylord Qu'importe* se contenta de dire, voilà un homme bien vigoureux. Des rustres du voisinage étant accourus se mirent en colère de ce qu'on les avait fait venir inutilement, & s'en prirent à l'étranger; ils le menacèrent en l'appellant chien d'étranger, & ils voulurent le battre.

Amazan en saisit deux de chaque main, & les jeta à vingt pas; les autres le respectèrent, le saluèrent, lui

H eulam el deman-



demandèrent pour boire : il leur donna plus d'argent qu'ils n'en avaient jamais vû. *Mylord Qu'importe* lui dit, je vous estime ; venez diner avec moi dans ma maison de campagne qui n'est qu'à trois milles ; il monta dans la voiture d'Amazan, parce que la sienne était dérangée par la secouffe.

Après un quart-d'heure de silence, il regarda un moment Amazan, & lui dit, *how d'ye do*, à la lettre, *comment faites-vous faire ?* & dans la langue du traducteur, *comment vous portez-vous ?* ce qui ne veut rien dire du tout en aucune langue ; puis il ajouta, vous avez là six jolies Licornes ; & il se remit à fumer.

Le voyageur lui dit que ses Licornes étaient à son service, qu'il venait avec elles du pays des Gangarides, & il en prit occasion de lui parler de la Princeffe de Babilone & du fatal

baïſer qu'elle avoit donné au Roi d'E-  
gypte; à quoi l'autre ne replica rien  
du tout, ſe ſouciant très peu qu'il y  
eût dans le monde un Roi d'Egypte &  
une Princeſſe de Babilone. Il fut  
encor un quart d'heure ſans parler;  
après quoi il redemanda à ſon com-  
pagnon comment il faiſoit faire; &  
ſi on mangeoit de bon Roſt-Beeff  
dans le pays des Gangarides. Le vo-  
yageur lui répondit avec ſa politeſſe  
ordinaire qu'on ne mangeoit point  
ſes frères ſur les bords du Gange.  
Il lui expliqua le ſyſtême qui fut après  
tant de ſiècles celui de Pithagore, de  
Porphire, d'Iamblique. Sur quoi My-  
lord ſ'endormit, & ne fit qu'un ſomme  
juſqu'à ce qu'on fût arrivé à ſa maiſon.

Il avoit une femme jeune & char-  
mante, à qui la nature avoit donné  
une ame auſſi vive & auſſi ſenſible  
que celle de ſon mari étoit indiffe-  
rente.

rente. Plusieurs Seigneurs Albioniens étaient venus ce jour-là dîner avec elle. Il y avait des caractères de toutes les espèces ; car le pays n'ayant presque jamais été gouverné que par des étrangers, les familles venues avec ces Princes avaient toutes apporté des mœurs différentes. Il se trouva dans la compagnie des gens très aimables, d'autres d'un esprit supérieur, quelques-un d'une science profonde.

La maîtresse de la maison n'avait rien de cet air emprunté & gauche, de cette roideur, de cette mauvaise honte qu'on reprochait alors aux jeunes femmes d'Albion ; elle ne cachait point par un maintien dédaigneux, & par un silence affecté, la stérilité de ses idées, & l'embarras humiliant de n'avoir rien à dire : nulle femme n'était plus engageante. Elle  
reçut



reçut Amazan avec la politesse & les graces qui lui étaient naturelles. L'extrême beauté de ce jeune étranger, & la comparaison soudaine qu'elle fit entre lui & son mari, la frappèrent d'abord sensiblement.

On servit. Elle fit asseoir Amazan à côté d'elle, & lui fit manger des poudings de toute espèce, ayant sçu de lui que les Gangarides ne se nourrissaient de rien qui eût reçu des Dieux le don céleste de la vie. Sa beauté, sa force, les mœurs des Gangarides, les progrès des arts, la religion & le gouvernement furent le sujet d'une conversation aussi agréable qu'instructive, pendant le repas qui dura jusqu'à la nuit, & pendant lequel Mylord *Qu'importe* but beaucoup & ne dit mot.

Après le diner, pendant que Myladi versait du thé, & qu'elle dévorait des yeux le jeune homme, il s'entretenait

avec un membre du Parlement ; car chacun fait que dès-lors il y avait un Parlement, & qu'il s'appelloit *Wittengemot*, ce qui signifie l'assemblée des gens d'esprit. Amazan s'informait de la constitution, des mœurs, des loix, des forces, des usages, des arts qui rendaient ce país si recommandable ; & ce Seigneur lui parlait en ces termes :

Nous avons longtems marché tout nuds, quoique le climat ne soit pas chaud. Nous avons été longtems traités en esclaves par des gens venus de l'antique terre de Saturne arrosée des eaux du Tibre. Mais nous nous sommes faits nous-mêmes beaucoup plus de maux que nous n'en avons essuyé de nos premiers vainqueurs. Un de nos Rois poussa la bassesse jusqu'à se déclarer sujet d'un prêtre qui demeurait aussi sur les bords du Tibre, & qu'on

qu'on apellait le Vieux des sept montagnes; tant la destinée de ces sept montagnes a été longtems de dominer sur une grande partie de l'Europe, habitée alors par des brutes.

Après ces tems d'avilissement sont venus des siècles de férocité & d'anarchie. Notre terre plus orageuse que les mers qui l'environnent, a été sacagée & ensanglantée par nos discordes; plusieurs têtes couronnées ont péri par le dernier supplice; plus de cent princes du sang des Rois ont fini leurs jours sur l'échaffaut. On a arraché le cœur à tous leurs adhérens, & on en a battu leurs jouës. C'était au boureau qu'il appartenait d'écrire l'histoire de notre Ile, puisque c'était lui qui avait terminé toutes les grandes affaires.

Il n'y a pas longtems que pour comble d'horreur, quelques personnes portant un manteau noir, & d'autres qui



mettaient une chemise blanche par dessus leur jaquette, ayant été mordues par des chiens enragés, communiquèrent la rage à la nation entière. Tous les citoyens furent ou meurtriers ou égorgés, ou bourreaux, ou suppliciés, ou déprédateurs, ou esclaves au nom du ciel, & en cherchant le Seigneur.

Qui croirait que de cet abîme épouvantable, de ce cahos de dissensions, d'atrocités, d'ignorance & de fanatisme, il est enfin résulté le plus parfait gouvernement, peut-être, qui soit aujourd'hui dans le monde. Un Roi honoré & riche, tout-puissant pour faire le bien, impuissant pour faire le mal, est à la tête d'une nation libre, guerrière, commerçante & éclairée. Les grands d'un côté, & les représentans des villes de l'autre, partagent la législation avec le Monarque.

On avait vu, par une fatalité singulière

gulière, le désordre, les guerres civiles, l'anarchie & la pauvreté désoler le pays quand les Rois affectaient le pouvoir arbitraire. La tranquillité, la richesse, la félicité publique n'ont régné chez nous que quand les Rois ont reconnu qu'ils n'étaient pas absolus. Tout était subverti quand on disputait sur des choses inintelligibles : tout a été dans l'ordre quand on les a méprisées. Nos flottes victorieuses portent nôtre gloire sur toutes les mers, & les loix mettent en sûreté nos fortunes : jamais un juge ne peut les expliquer arbitrairement : jamais on ne rend un arrêt qui ne soit motivé. Nous punirions comme des assassins, des juges qui oseraient envoyer à la mort un citoyen sans manifester les témoignages qui l'accusent & la loi qui le condamne.

Il est vrai qu'il y a toujours chez nous deux partis qui se combattent  
avec

avec la plume & avec des intrigues ; mais auffi ils fe réuniffent toujours quand il s'agit de prendre les armes pour défendre la patrie & la liberté. Ces deux partis veillent l'un fur l'autre ; ils s'empêchent mutuellement de violer le dépôt facré des loix ; ils se haïffent, mais ils aiment l'Etat ; ce font des amants jaloux qui fervent à l'envi la même maîtrefle.

Du même fonds d'esprit qui nous a fait connaître & foutenir les droits de la nature humaine, nous avons porté les sciences au plus haut point où elles puiſſent parvenir chez les hommes. Vos Egyptiens qui paſſent pour de fi grands mécaniciens, vos Indiens qu'on croit de fi grands philoſophes, vos Babiloniens qui ſe vantent d'avoir obſervé les aſtres pendant quatre cent trente mille années ; les Grecs qui ont écrit tant de phraſes & fi peu de choſes, ne ſavent  
pré-



précifément rien en comparaison de nos moindres écoliers qui ont étudié les découvertes de nos grands maîtres. Nous avons arraché plus de secrets à la nature dans l'espace de cent années, que le genre humain n'en avait découvert dans la multitude des siècles.

Voilà au vrai l'état où nous sommes. Je ne vous ai caché ni le bien, ni le mal, ni nos opprobres, ni notre gloire ; & je n'ai rien exagéré.

Amazan à ce discours se sentit pénétré du désir de s'instruire dans ces sciences sublimes dont on lui parlait ; & si sa passion pour la Princesse de Babilone, son respect filial pour sa mère qu'il avait quittée, and l'amour de sa patrie n'eussent fortement parlé à son cœur déchiré, il aurait voulu passer sa vie dans l'île d'Albion. Mais ce malheureux baiser donné par sa Princesse au Roi d'Egypte ne lui laissait pas assez  
de

de liberté dans l'esprit pour étudier les hautes sciences.

Je vous avoue, dit-il, que m'ayant imposé la loi de courir le monde, & de m'éviter moi-même, je ferais curieux de voir cette antique terre de Saturne, ce peuple du Tibre & des sept montagnes à qui vous avez obéi autrefois ; il faut sans doute que ce soit le premier peuple de la terre. Je vous conseille de faire ce voyage, lui répondit l'Albionien, pour peu que vous aimiez la musique & la peinture. Nous allons très-souvent nous-mêmes porter quelquefois notre ennui vers les sept montagnes. Mais vous ferez bien étonné en voyant les descendans de nos vainqueurs.

Cette conversation fut longue. Quoique le bel Amazan eût la cervelle un peu attaquée, il parlait avec tant d'agréments, sa voix était si touchante ;  
son

son maintien si noble & si doux, que la maîtresse de la maison ne put s'empêcher de l'entretenir à son tour tête à tête. Elle lui ferra tendrement le main en lui parlant, & en le regardant avec des yeux humides & étincelants qui portaient les désirs dans tous les ressorts de la vie. Elle le retint à souper & à coucher. Chaque instant, chaque parole, chaque regard enflammèrent sa passion. Dès que tout le monde fut retiré, elle lui écrivit un petit billet, ne doutant pas qu'il ne vint lui faire la cour dans son lit, tandis que Mylord *Qu'importe* dormait dans le sien. Amazan eut encor le courage de résister; tant un grain de folie produit d'effets miraculeux dans une ame forte & profondément blessée.

Amazan selon sa coutume fit à la Dame une réponse respectueuse, par laquelle il lui représentait la sainteté de son



son ferment & l'obligation étroit où il était d'apprendre à la Princesse de Babilone à domter ses passions ; après quoi il fit atteler ses licornes, & repartit pour la Batavie, laissant toute la compagnie émerveillée de lui, & la Dame du logis désespérée. Dans l'excès de sa douleur elle laissa trainer la lettre d'Amazan ; Mylord *Qu'importe* la lut le lendemain matin. Voila, dit-il en levant les épaules, de bien plattes niaiseries : & il alla chasser au renard avec quelques yvrognes du voisinage.

Amazan voguait déjà sur la mer, muni d'une carte géographique dont lui avait fait présent le savant Albionien qui s'était entretenu avec lui chez Mylord *Qu'importe*. Il voyait avec surprise une grande partie de la terre sur une feuille de papier.

Ses yeux & son imagination s'égar-  
raient

raient dans ce petit espace ; il regardait le Rhin, le Danube, les Alpes du Tirol marqués alors par d'autres noms, & tous les pays par où il devait passer avant d'arriver à la ville des sept montagnes ; mais sur-tout il jetait les yeux sur la contrée des Gangarides, sur Babilone où il avait vu sa chère Princeſſe, & sur le fatal pays de Baſſora où elle avait donné un baiſer au Roi d'Egypte. Il ſoupirait, il verſait des larmes, mais il convenait que l'Albionien qui lui avait fait préſent de l'Univers en racourci, n'avait point eu tort en diſant qu'on était mille fois plus inſtruit ſur les bords de la Tamife que ſur ceux du Nil, de l'Euphrate & du Gange.

Comme il retournait en Batavie, Formoſante volait vers Albion, avec ſes deux vaiſſeaux qui cinglaient à pleines voiles ; celui d'Amazan & celui de la Princeſſe

Princesse se croisèrent, se touchèrent presque : les deux amans étaient près l'un de l'autre, & ne pouvaient s'en douter : Ah, s'ils l'avaient sçu ! mais l'impérieuse destinée ne le permit pas.

## §. 9.

Sitôt qu'Amazan fut débarqué sur le terrain égal & fangeux de la Batavie, il partit comme un éclair pour la ville aux sept montagnes. Il fallut traverser la partie méridionale de la Germanie. De quatre miles en quatre miles on trouvait un Prince & une Princesse, des filles d'honneur & des gueux. Il était étonné des coquetteries que ces dames & ces filles d'honneur lui faisaient par-tout avec la bonne foi germanique ; & il n'y répondait que par de modestes refus. Après avoir franchi les Alpes, il s'embarqua sur la  
mer



mer de Dalmatie, & aborda dans une ville qui ne ressembloit à rien du tout de ce qu'il avait vu jusqu'alors. La mer formait les rues, les maisons étaient bâties dans l'eau. Le peu de places publiques qui ornaient cette ville était couvert d'hommes & de femmes qui avaient un double visage, celui que la nature leur avait donné & une face de carton mal peint qu'ils appliquaient par dessus ; en sorte que la nation sembloit composée de spectres. Les étrangers qui venaient dans cette contrée commençaient par acheter un visage, comme on se pourvoit ailleurs de bonnets et de souliers. Amazan dédaigna cette mode contre nature, il se présenta tel qu'il était. Il y avait dans la ville douze mille filles enrégistrées dans le grand livre de la République ; filles utiles à l'Etat, chargées du commerce le plus avantageux & le plus

I                      agréa ble

agréable qui ait jamais enrichi une nation. Les négocians ordinaires envoyaient à grands fraix & à grands risques des étoffes dans l'Orient : ces belles négociantes faisaient sans aucun risque un trafic toujours renaissant de leurs attraits. Elles vinrent toutes se présenter au bel Amazan lui offrir le choix. Il s'enfuit au plus vite en prononçant le nom de l'incomparable Princesse de Babilone, & en jurant par les dieux immortels qu'elle était plus belle que toutes les douze mille filles Vénitiennes. Sublime friponne, s'écriait-il dans ses transports, je vous apprendrai à être fidèle.

Enfin les ondes jaunes du Tibre, des marais empestés, des habitans haves, décharnés & râres, couverts de vieux manteaux troués, qui laissaient voir leur peau sèche & tannée, se présentèrent à ses yeux, & lui annoncèrent qu'il

qu'il était à la porte de la ville aux sept montagnes, de cette ville de Héros & de Législateurs qui avaient conquis & policé une grande partie du Globe.

Il s'était imaginé qu'il verrait à la porte triomphale cinq cent bataillons commandés par des héros, & dans le Sénat une assemblée de demi-dieux donnant des loix à la terre ; il trouva pour toute armée une trentaine de grendins montant la garde avec un parasol de peur du soleil : ayant pénétré jusqu'à un temple qui lui parut très beau, mais moins que celui de Babilone, il fut assez surpris d'y entendre une musique exécutée par des hommes qui avaient des voix de femmes.

Voilà, dit-il, un plaisant pays que cette antique terre de Saturne. J'ai vu une ville où personne n'avait son visage, en voici une autre où les

I 2 hommes



hommes n'ont ni leur voix ni leur barbe. On lui dit que ces chantres n'étaient plus hommes, qu'on les avait dépouillés de leur virilité, afin qu'ils chantaient plus agréablement les louanges d'une prodigieuse quantité de gens de mérite. Amazan ne comprit rien à ce discours. Ces messieurs le prièrent de chanter; il chanta un air Gangaride avec sa grace ordinaire. Sa voix était une très belle haute-contre. Ah! mon signor, lui dirent-ils, quel charmant soprano vous auriez, ah! si — comment si? que prétendez vous dire? — ah mon signor! — Eh bien? — si vous n'aviez point de barbe! alors ils lui expliquèrent très plaisamment & avec des gestes fort comiques selon leur coutume de quoi il était question. Amazan demeura tout confondu. J'ai voyagé, dit-il, & jamais je n'ai entendu parler d'une telle fantaisie.

Lorsqu'on

Lorsqu'on eut bien chanté, le Vieux des sept montagnes alla en grand cortège à la porte du temple ; il coupa l'air en quatre avec le pouce élevé, deux doigts étendus & deux autres pliés, en disant ces mots dans une langue qu'on ne parlait plus, *à la Ville & à l'Univers (\*)*. Le Gangaride ne pouvait comprendre que deux doigts pussent atteindre si loin.

Il vit bientôt défilér toute la cour du maître du monde ; elle était composée de graves personnages, les uns en robes rouges, les autres en violet ; presque tous regardaient le bel Amazan en adoucissant les yeux ; ils lui faisaient des révérences, & se disaient l'un à l'autre, *San Martino, che bel' ragazzo ! San Pancrazio, che bel' fanciullo !*

Les ardents, dont le métier était de montrer aux étrangers les curiosités de la ville, s'empresèrent de lui faire

(\*) Urbi & Orbi.

voir des mazes ou un muletier ne voudrait pas passer la nuit, mais qui avaient été autrefois de dignes monuments de la grandeur d'un peuple Roi. Il vit encor des tableaux de deux cent ans, & des statues de plus de vingt siècles, qui lui parurent des chefs-d'œuvre. Faites-vous encor de pareils ouvrages ? Non, votre Excellence, lui répondit un des ardents, mais nous méprisons le reste de la terre, parce que nous conservons ces raretés. Nous sommes des espèces de fripiers qui tirons notre gloire des vieux habits qui restent dans nos magasins.

Amazan voulut voir le palais du Prince, on l'y conduisit. Il vit des hommes en violet qui comptaient l'argent des revenus de l'état, tant d'une terre située sur le Danube, tant d'une autre sur la Loire, ou sur le Guadalquivir, ou sur la Vistule. Oh oh, dit Amazan après avoir consulté sa carte de géographie,



géographie, vôte maître possède donc toute l'Europe comme ces anciens héros des sept montagnes ? Il doit posséder l'univers entier de droit divin, lui répondit un violet ; & même il a été un temps où ses prédécesseurs ont approché de la Monarchie universelle ; mais leurs successeurs ont la bonté de se contenter aujourd'hui de quelque argent que les Rois leurs sujets leur font payer en forme de tribut.

Votre Maître est donc en effet le Roi des Rois, c'est donc là son titre ? dit Amazan. Non, vôte Excellence, son titre est *serviteur des serviteurs* ; il est originairement poissonnier & portier, & c'est pourquoi les emblèmes de sa dignité sont des clefs & des filets ; mais il donne toujours des ordres à tous les Rois. Il n'y a pas longtems qu'il envoya cent & un commandements à un Roi du pays des Celtes, & le Roi obéit. Vôte

Vôtre poissonnier, dit Amazan, envoya donc cinq ou six cent mille hommes pour faire exécuter ses cent & une volontés ?

Point du tout, votre Excellence, nôtre Saint Maître n'est pas assez riche pour soudoyer dix mille soldats ; mais il a quatre à cinq cent mille prophètes divins distribués dans les autres pays. Ces prophètes de toutes couleurs sont, comme de raison, nourris aux dépens des peuples ; ils annoncent de la part du ciel que mon Maître peut avec ses clefs ouvrir & fermer toutes les ferrures, & sur-tout celles des coffres forts. Un prêtre Normand qui avait auprès du Roi dont je vous parle, la charge de confident de ses pensées, le convainquit qu'il devait obéir sans réplique aux cent & une pensées de mon maître ; car il faut que vous sachiez qu'une des prérogatives du Vieux des sept montagnes est  
d'avoir

d'avoir toujours raison, soit qu'il daigne parler, soit qu'il daigne écrire.

Parbleu, dit Amazan, voilà un singulier homme ; je ferais curieux de diner avec lui. Votre Excellence, quand vous seriez Roi, vous ne pouriez manger à sa table ; tout ce qu'il pourrait faire pour vous, ce serait de vous en faire servir une à côté de lui plus petite & plus basse que la sienne. Mais si vous voulez avoir l'honneur de lui parler, je lui demanderai audience pour vous, moyennant la *buona mancia* que vous aurez la bonté de me donner. Très-volontiers, dit le Gangaride. Le violet s'inclina. Je vous introduirai demain, dit-il ; vous ferez trois génuflexions, & vous baiserez les pieds du Vieux des sept montagnes. A ces mots Amazan fit de si prodigieux éclats de rire, qu'il fut prêt de suffoquer ; il sortit en se tenant les côtés,



côtés, & rit aux larmes pendant tout le chemin, jusqu'à-ce qu'il fut arrivé à son hôtellerie, où il rit encore très-longtems.

A son diner, il se présenta vingt hommes sans barbe & vingt violons qui lui donnèrent un concert. Il fut courtifé le reste de la journée par les Seigneurs les plus importans de la ville; ils lui firent des propositions encore plus étranges que celles de baiser les pieds du Vieux des sept montagnes. Comme il était extrêmement poli, il crut d'abord que ces messieurs le prenaient pour une dame, & les avertit de leur méprise avec l'honnêteté la plus circonspecte. Mais étant pressé un peu vivement par deux ou trois des plus déterminés violets, il les jeta par les fenêtres, sans croire faire un grand sacrifice à la belle Formosante. Il quitta au plus vite cette ville des maîtres du monde, où il fallait baiser un vieillard

à

à l'orteil, comme si sa jouë était à son pied, où l'on n'abordait les jeunes gens qu'avec des cérémonies encore plus bizarres.

§. 10.

De province en province ayant toujours repouffé les agaceries de toute espèce, toujours fidèle à la Princesse de Babilone, toujours en colère contre le Roi d'Egypte, ce modèle de constance parvint à la capitale nouvelle des Gaules. Cette ville avait passé comme tant d'autres par tous les degrés de la barbarie, de l'ignorance, de la sottise & de la misère. Son premier nom avait été, la boue & la crotte ; ensuite elle avait pris celui d'Isis, du culte d'Isis parvenu jusques chez elle. Son premier Sénat avait été une compagnie de bateliers. Elle avait été longtems esclave des héros déprédateurs des sept mon-

montagnes, & après quelques siècles d'autres héros brigands venus de la rive ultérieure du Rhin, c'étaient emparés de son petit terrain.

Le tems qui change tout, en avait fait une ville dont la moitié était très noble & très agréable, l'autre un peu grossière & ridicule : c'était l'emblème de ses habitans. Il y avait dans son enceinte environ cent mille personnes au moins qui n'avaient rien à faire qu'à jouer & à se divertir. Ce peuple d'oisifs jugeait des arts que les autres cultivaient. Ils ne savaient rien de ce qui se passait à la cour ; quoiqu'elle ne fût qu'à quatre petits milles d'eux, il semblait qu'elle en fût à fix cent milles au moins. La douceur de la société, la gaieté, la frivolité étaient leur importante & leur unique affaire : on les gouvernait comme des enfans à qui l'on prodigue des jouets pour les empêcher de crier.



crier. Si on leur parlait des horreurs qui avaient deux siècles auparavant désolé leur patrie, & des temps épouvantables où la moitié de la nation avait massacré l'autre pour des sophismes, ils disaient qu'en effet cela n'était pas bien ; & puis ils se mettaient à rire & à chanter des vaudevilles.

Plus les oisifs étaient polis, plaisants & aimables, plus on observait un triste contraste entre eux & des compagnies d'occupés.

Il était parmi ces occupés ou qui prétendaient l'être, une troupe de sombres fanatiques, moitié absurdes, moitié fripons, dont le seul aspect contristait la terre, & qui l'auraient bouleversée s'ils l'avaient pu pour se donner un peu de crédit. Mais la nation des oisifs en dansant & en chantant les faisait rentrer dans leurs cavernes, comme les oiseaux obligent  
les

les chats-huants à se replonger dans les trous des mazures.

D'autres occupés en plus petit nombre, étaient les conservateurs d'anciens usages barbares contre lesquels la nature effrayée réclamait à haute voix; ils ne consultaient que leurs registres rongés des vers. S'ils y voyaient une coutume insensée & horrible, ils la regardaient comme une loi sacrée. C'est par cette lâche habitude de n'oser penser par eux-mêmes & de puiser leurs idées dans les débris des temps où l'on ne pensait pas, que dans la ville des plaisirs il était encor des mœurs atroces. C'est par cette raison qu'il n'y avait nulle proportion entre les délits & les peines. On faisait quelquefois souffrir mille morts à un innocent pour lui faire avouer un crime qu'il n'avait pas commis.

On punissait une étourderie de jeune  
8 homme

homme comme on aurait puni un empoisonnement ou un parricide. Les oisifs en pouffaient des cris perçants, & le lendemain ils n'y pensaient plus, & ne parlaient que de modes nouvelles.

Ce peuple avait vu c'écouler un siècle entier, pendant lequel les beaux arts s'élevèrent à un degré de perfection qu'on n'aurait jamais osé espérer ; les étrangers venaient alors comme à Babilone admirer les grands monuments d'architecture, les prodiges des jardins, les sublimes efforts de la sculpture & de la peinture. Ils étaient enchantés d'une musique qui allait à l'ame sans étonner les oreilles.

La vraie poésie, c'est-à-dire celle qui est naturelle & harmonieuse, celle qui parle au cœur autant qu'à l'esprit, ne fut connue de la nation que dans cet heureux siècle. De nouveaux genres  
d'élo-



d'éloquence déploierent des beautés sublimes. Les théâtres sur-tout retentirent de chefs-d'œuvre dont aucun peuple n'aprocha jamais. Enfin le bon goût se répandit dans toutes les professions, au point qu'il y eut de bons écrivains même chez les Druides.

Tant de lauriers qui avaient levé leurs têtes jusqu'aux nuës se sechèrent bientôt dans une terre épuisée. Il n'en resta qu'un très petit nombre dont les feuilles étaient d'un verd pâle & mourant. La décadence fut produite par la facilité de faire, & par la paresse de bien faire, par la satieté du beau, & par le gout du bizarre. La vanité protégea des artistes qui ramenaient les temps de la barbarie : & cette même vanité en persécutant les talens véritables, les força de quitter leur patrie ; les frelons firent disparaître les abeilles.

Presque

Presque plus de véritables arts, presque plus de génie, le mérite consistait à raisonner à tort & à travers sur le mérite du siècle passé ; le barbouilleur des murs d'un cabaret, critiquait favorablement les tableaux des grands peintres, les barbouilleurs de papier défiguraient les ouvrages des grands écrivains. L'ignorance & le mauvais goût avaient d'autres barbouilleurs à leurs gages ; on répétait les mêmes choses dans cent volumes sous des titres différens. Tout était ou dictionnaire ou brochure. Un gazetier Druides écrivait deux fois par semaine les annales obscures de quelques évergumènes ignorés de la nation, & de prodiges célestes opérés dans des galetas par de petits gueux & de petites gueuses ; d'autres ex-druides vêtus de noir, prêts de mourir de colère & de faim, se plaignaient dans cent écrits qu'on ne leur permit plus de

K

tromper

tromper les hommes & qu'on laissât ce droit à des boucs vêtus de gris. Quelques archidruides imprimaient des libelles diffamatoires.

Amazan ne savait rien de tout cela ; & quand il l'aurait sçu, il ne s'en ferait guères embarrassé, n'ayant la tête remplie que de la Princesse de Babilone, du Roi d'Egypte, & de son serment inviolable de mépriser toutes les coquetteries des dames dans quelque pays que le chagrin conduisit ses pas.

Toute la populace légère, ignorante, & toujours poussant à l'excès cette curiosité naturelle au genre humain, s'empressa longtems autour de ses licornes ; les femmes plus sensées forcèrent les portes de son hotel pour contempler sa personne.

Il témoigna d'abord à son hôte quelque désir d'aller à la cour ; mais des oisifs de bonne compagnie qui se trouvèrent



vèrent là par hazard, lui dirent que ce n'était plus la mode, que les tems étaient bien changés, & qu'il n'y avait plus de plaisirs qu'à la ville. Il fut invité le soir même à souper par une Dame dont l'esprit & les talents étaient connus hors de sa patrie, & qui avait voyagé dans quelques pays où Amazan avait passé. Il gouta fort cette Dame & la société rassemblée chez elle. La liberté y était décente, la gayeté n'y était point bruyante, la science n'y avait rien de rebutant, & l'esprit rien d'apprêté. Il vit que le nom de bonne compagnie n'est pas un vain nom, quoiqu'il soit souvent usurpé. Le lendemain il dina dans une société non moins aimable, mais beaucoup plus voluptueuse. Plus il fut satisfait des convives, plus on fut content de lui. Il sentait son ame s'amollir & se dissoudre comme les Aromates de son pays se fon-

dent doucement à un feu modéré, & s'exhalent en parfums délicieux.

Après le diner on le mena à un spectacle enchanteur, condamné par les Druides, parce qu'il leur enlevait les auditeurs dont ils étaient les plus jaloux. Ce spectacle était un composé de vers agréables, de chants délicieux, de danses qui exprimaient les mouvements de l'ame, & de perspectives qui charmaient les yeux en les trompant. Ce genre de plaisir qui rassemblait tant de genres n'était connu que sous un nom étranger ; il s'appelait *Opéra*, ce qui signifiait autrefois dans la langue des sept montagnes, travail, soin, occupation, industrie, entreprise, besogne, affaire. Cette affaire l'enchantait. Une fille surtout le charma par sa voix mélodieuse, & par les graces qui l'accompagnaient : cette fille *d'affaire* après le spectacle lui fut présentée par ses nouveaux

nouveaux amis. Il lui fit présent d'une poignée de diamants. Elle en fut si reconnaissante qu'elle ne put le quitter du reste du jour. Il soupa avec elle, & pendant le repas il oublia sa sobriété, & après le repas il oublia son serment d'être toujours insensible à la beauté, & inexorable aux tendres coquetteries. Quel exemple de la faiblesse humaine !

La belle Princeesse de Babilone arrivait alors avec le phénix, sa femme de chambre Irla & ses deux cent cavaliers Gangarides montés sur leurs Licornes. Il fallut attendre assez longtemps pour qu'on ouvrit les portes. Elle demanda d'abord si le plus beau des hommes, le plus courageux, le plus spirituel & le plus fidèle était encor dans cette ville. Les Magistrats virent bien qu'elle voulait parler d'Amazan. Elle se fit conduire à son hôtel, elle entra le cœur palpitant d'amour ; toute son ame était



pénétrée de l'inexprimable joye de revoir enfin dans son amant le modèle de la constance. Rien ne put l'empêcher d'entrer dans sa chambre ; les rideaux étaient ouverts ; elle vit le bel Amazan dormant entre les bras d'une jolie brune. Ils avaient tous deux un très grand besoin de repos.

Formosante jetta un cri de douleur qui retentit dans toute la maison, mais qui ne put éveiller ni son cousin, ni la fille *d'affaire*. Elle tomba pâmée entre les bras d'Irla. Dès qu'elle eut repris ses sens, elle sortit de cette chambre fatale avec une douleur mêlée de rage. Irla s'informa quelle était cette jeune demoiselle qui passait des heures si douces avec le bel Amazan. On lui dit que c'était une fille *d'affaire* fort complaisante, qui joignait à ses talents celui de chanter avec assez de grace. O juste ciel ! ô puissant Orosmade ! s'écriait  
la

la belle Princeſſe de Babilone toute en pleurs, par qui ſuis-je trahie & pour qui ! ainſi donc celui qui a refusé pour moi tant de Princeſſes m'abandonne pour une farceuſe des Gaules ! non, je ne pourai ſurvivre à cet affront.

Madame, lui dit Irla, voilà comme ſont faits tous les jeunes gens d'un bout du monde à l'autre ; fuſſent-ils amoureux d'une beauté deſcendue du ciel, ils lui feroient dans de certains moments des infidélités pour une ſervante de cabaret.

C'en eſt fait, dit la Princeſſe, je ne le reverrai de ma vie ; partons dans l'inſtant même, & qu'on attelle mes Licornes. Le Phénix la conjura d'attendre au moins qu'Amazan fût éveillé, & qu'il pût lui parler. Il ne le mérite pas, dit la Princeſſe ; vous m'offenſeriez cruellement ; il croirait que je vous ai prié de lui faire des repro-

ches, & que je veux me raccommoder avec lui; si vous m'aimez, n'ajoutez pas cette injure à l'injure qu'il m'a faite. Le phénix qui après tout devait la vie à la fille du Roi de Babilone, ne put lui désobéir. Elle repartit avec tout son monde. Où allons-nous, madame? lui demandait Irla; je n'en fais rien, répondait la Princesse; nous prendrons le premier chemin que nous trouverons; pourvu que je fuie Amazan pour jamais, je suis contente. Le Phénix qui était plus sage que Formosante, parce qu'il était sans passion, la consolait en chemin; il lui remontrait avec douceur qu'il était triste de se punir pour les fautes d'un autre; qu'Amazan lui avait donné des preuves assez éclatantes & assez nombreuses de fidélité pour qu'elle pût lui pardonner de s'être oublié un moment; que c'était un juste à qui la grace

d'Orof-



d'Orosmade avait manqué ; qu'il n'en ferait que plus constant désormais dans l'amour & dans la vertu ; que le désir d'expier sa faute le mettrait au-dessus de lui-même ; qu'elle n'en ferait que plus heureuse ; que plusieurs grandes Princesses avant elle avaient pardonné de semblables écarts & s'en étaient bien trouvées ; il lui en rapportait des exemples ; & il possédait tellement l'art de conter, que le cœur de Formosante fut enfin plus calme & plus paisible ; elle aurait voulu n'être point si-tôt partie ; elle trouvait que ses Licornes allaient trop vite : Mais elle n'osait revenir sur ses pas ; combattue entre l'envie de pardonner & celle de montrer sa colère, entre son amour & sa vanité, elle laissait aller ses Licornes ; elle courait le monde selon la prédiction de l'oracle de son père.

Ama-

Amazan à son réveil apprend l'arrivée & le départ de Formosante & du Phénix ; il apprend le désespoir & le courroux de la Princesse ; on lui dit qu'elle a juré de ne lui pardonner jamais : Il ne me reste plus, s'écria-t-il, qu'à la suivre & à me tuer à ses pieds.

Ses amis de la bonne compagnie des oisifs accoururent au bruit de cette aventure ; tous lui remontrèrent qu'il valait infiniment mieux demeurer avec eux ; que rien n'était comparable à la douce vie qu'ils menaient dans le sein des arts & d'une volupté tranquille & délicate ; que plusieurs étrangers & des Rois mêmes avaient préféré ce repos si agréablement occupé & si enchanteur, à leur patrie & à leur trône ; que d'ailleurs sa voiture était brisée, & qu'un sellier lui en faisait une à la nouvelle mode ; que le meilleur tailleur de la ville lui avait déjà coupé une dou-

zaine

zaine d'habits du dernier goût ; que les Dames les plus spirituelles & les plus aimables de la ville chez qui on jouait très bien la comédie, avaient retenu chacune leur jour pour lui donner des fêtes. La fille *d'affaires* pendant ce temps-là prenait son chocolat à sa toilette, riait, chantait, & faisait des agaceries au bel Amazan, qui s'aperçut enfin qu'elle n'avait pas le sens d'un oison.

Comme la sincérité, la cordialité, la franchise, ainsi que la magnanimité & le courage, composaient le caractère de ce grand Prince, il avait conté ses malheurs & ses voyages à ses amis ; ils savaient qu'il était cousin issu de germain de la Princesse ; ils étaient informés du baïser funeste donné par elle au Roi d'Egypte ; on se pardonne, lui dirent-ils, ces petites frasques entre parents, sans quoi il faudrait passer sa vie dans d'éternelles querelles : rien n'ébranla son dessein



sein de courir après Formosante ; mais sa voiture n'étant pas prête, il fut obligé de passer trois jours parmi les oisifs dans les fêtes & dans les plaisirs : enfin, il prit congé d'eux en les embrassant, en leur faisant accepter les diamants de son pays les mieux montés, en leur recommandant d'être toujours légers & frivoles, puisqu'ils n'en étaient que plus aimables & plus heureux. Les Germains, disait-il, sont les vieillards de l'Europe, les peuples d'Albion sont les hommes faits, les habitans de la Gaule sont les enfans, & j'aime à jouer avec eux.

## §. II.

Ses guides n'eurent pas de peine à suivre la route de la Princesse ; on ne parlait que d'elle & de son gros oiseau. Tous les habitans étaient encor dans l'entousiasme de l'admiration. Les  
peu-

peuples de la Dalmatie & de la Marche d'Ancône éprouvèrent depuis une surprise moins délicate, quand ils virent une maison voler dans les airs ; les bords de la Loire, de la Dordogne, de la Garonne, de la Gironde, retentissaient encor d'acclamations.

Quand Amazan fut aux pieds des Pyrénées, les Magistrats & les Druides du pays lui firent danser malgré lui un tambourin ; mais sitôt qu'il eut franchi les Pyrénées, il ne vit plus de gaieté & de joye. S'il entendit quelques chansons de loin à loin, elles étaient toutes sur un ton triste : les habitans marchaient gravement avec des grains enfilés & un poignard à leur ceinture. La nation vêtue de noir semblait être en deuil. Si les domestiques d'Amazan interrogeaient les passans, ceux-ci répondaient par signes ; si on entraît dans une hotellerie, le maître de la mai-

maison enseignait aux gens en trois paroles qu'il n'y avait rien dans la maison, & qu'on pouvait envoyer chercher à quelques milles les choses dont on avait un besoin pressant.

Quand on demandait à ces filentiaires s'ils avaient vu passer la belle Princeesse de Babilone, ils répondaient avec moins de briéveté, nous l'avons vue, elle n'est pas si belle, il n'y a de beau que les teints bazanés ; elle étale une gorge d'albâtre qui est la chose du monde la plus dégoutante, & qu'on ne connaît presque point dans nos climats.

Amazan avançait vers la province arrosée du Bétis. Il ne s'était pas écoulé plus de douze mille années depuis que ce pays avait été découvert par les Tyriens, vers le même temps qu'ils firent la découverte de la grande Ile Atlantide submergée quelques siècles



cles après. Les Tyriens cultivèrent la Bétique que les naturels du pays laissaient en friche, prétendant qu'ils ne devaient se mêler de rien, & que c'était aux Gaulois leurs voisins à venir cultiver leurs terres. Les Tyriens avaient amené avec eux des Palestins, qui dès ce temps là couraient dans tous les climats pour peu qu'il y eût de l'argent à gagner. Ces Palestins en prêtant sur gages à cinquante pour cent avaient attiré à eux presque toutes les richesses du pays. Cela fit croire aux peuples de la Bétique que les Palestins étaient forciers ; & tous ceux qui étaient accusés de magie étaient brûlés sans miséricorde par une compagnie de Druides qu'on appelait les chercheurs ou les antropokaies. Ces prêtres les revêtaient d'abord d'un habit de masque, s'emparaient de leurs biens, & récitaient dévotement les propres prières

res des Palestins, tandis qu'on les cuisait à petit feu *por l'amor de Dios*.

La Princesse de Babilone avait mis pied à terre dans la Ville qu'on appella depuis Sévilla. Son dessein était de s'embarquer sur le Bétis pour retourner par Tyr à Babilone, revoir le Roi Bé-lus son père, & oublier si elle pouvait son infidèle amant, ou bien le demander en mariage. Elle fit venir chez elle deux Palestins qui faisaient toutes les affaires de la cour. Ils devaient lui fournir trois vaisseaux. Le Phénix fit avec eux tous les arrangements nécessaires, & convint du prix après avoir un peu disputé.

L'hôtesse était fort dévote, & son mari non moins dévot était Familier, c'est-à-dire espion des Druides chercheurs Antropokaies; il ne manqua pas de les avertir qu'il avait dans sa maison une forcière & deux Palestins

tins qui faisaient un pacte avec le diable déguisé en gros oiseau doré. Les chercheurs aprenant que la Dame avait une prodigieuse quantité de diamants, la jugèrent incontinent forcière ; ils attendirent la nuit pour enfermer les deux cent cavaliers & les Licornes qui dormaient dans de vastes écuries : car les chercheurs sont poltrons.

Après avoir bien barricadé les portes, ils se saisirent de la Princesse & d'Irla ; mais ils ne purent prendre le Phénix qui s'envola à tire d'aîles : il se doutait bien qu'il trouverait Amazan sur le chemin des Gaules à Sevilla.

Il le rencontra sur la frontière de la Bétique, & lui aprit le désastre de la Princesse. Amazan ne put parler, il était trop saisi, trop en fureur ; il s'arme d'une cuirasse d'acier damasquinée d'or, d'une lance de douze pieds,

L de



de deux javelots & d'une épée tranchante appelée la fulminante, qui pouvait fendre d'un seul coup des arbres, des rochers & des Druides ; il couvre sa belle tête d'un casque d'or ombragé de plumes de héron & d'autruche. C'était l'ancienne armure de Magog, dont sa sœur Aldée lui avait fait présent dans son voyage en Scythie ; le peu de suivants qui l'accompagnaient, montent comme lui chacun sur sa Licorne.

Amazan en embrassant son cher Phénix, ne lui dit que ces tristes paroles ; je suis coupable ; si je n'avais pas couché avec une fille *d'affaire* dans la Ville des Oïfifs, la belle Princesse de Babilone ne serait pas dans cet état épouvantable ; courons aux Antropokaies ; il entre bientôt dans Sevilla : quinze cent Alguafils gardaient les portes de l'enclos où les deux cent

Gangarides & leurs Licornes étaient renfermés sans avoir à manger; tout était préparé pour le sacrifice qu'on allait faire de la Princesse de Babilone, de sa femme de chambre Irla, & des deux riches Palestins.

Le grand Antropokaie entouré de ses petits Antropokaies était déjà sur son tribunal sacré; une foule de Sévillois portant des grains enfilés à leurs ceintures joignait les deux mains sans dire un mot; & l'on amenait la belle Princesse, Irla, & les deux Palestins les mains liées derrière le dos, & vetus d'un habit de masque.

Le Phénix entre par une lucarne dans la prison où les Gangarides commençaient déjà à enfoncer les portes. L'invincible Amazan les brisait en dehors. Ils sortent tout armés, tous sur leurs Licornes; Amazan se met à leur tête. Il n'eut pas de peine à

renverser les alguafils; les familiers, les prêtres Antropokaies; chaque Licorne en perçait des douzaines à la fois. La fulminante d'Amazan coupait en deux tous ceux qu'il rencontrait; le peuple fuyait en manteau noir & en fraize sale, toujours tenant à la main ses grains bénis *por l'amor de Dios.*

Amazan saisit de sa main le grand chercheur sur son tribunal, & le jette sur le bucher qui était préparé à quarante pas; il y jetta aussi les autres petits chercheurs l'un après l'autre. Il se prosterne ensuite aux pieds de Formosante. Ah! que vous êtes aimable, dit-elle, & que je vous adorerais, si vous ne m'aviez pas fait une infidélité avec une fille *d'affaire!*

Tandis qu'Amazan faisait sa paix avec la Princesse, tandis que ses Gangarides entassaient dans le bucher les  
corps



corps de tous les Antropokaies, & que les flammes s'élevaient jusqu'aux nues, Amazan vit de loin comme une armée qui venait à lui. Un vieux Monarque la couronne en tête s'avancait sur un char traîné par huit mules attelées avec des cordes ; cent autres chars suivaient. Ils étaient accompagnés de graves personnages en manteau noir & en fraize, montés sur de très beaux chevaux ; une multitude de gens à pied suivait en cheveux gras & en silence.

D'abord Amazan fit ranger autour de lui ses Gangarides & s'avança la lance en arrêt. Dès que le Roi l'aperçut, il ôta sa couronne, descendit de son char, embrassa l'étrier d'Amazan, & lui dit : Homme envoyé de Dieu, vous êtes le vengeur du genre humain, le libérateur de ma patrie, mon protecteur. Ces monstres sacrés

dont vous avez purgé la terre étaient mes maîtres au nom du Vieux des sept montagnes ; j'étais forcé de souffrir leur puissance criminelle. Mon peuple m'aurait abandonné si j'avais voulu seulement modérer leurs abominables atrocités. D'aujourd'hui je respire, je régne, & je vous le dois.

Ensuite il baïsa respectueusement la main de Formosante, & la supplia de vouloir bien monter avec Amazan, Irla & le Phénix dans son carosse à huit mules. Les deux Palestins banquiers de la cour, encor prosternés à terre de frayeur & de reconnaissance, se relevèrent ; & la troupe des Licornes suivit le Roi de la Bétique dans son palais.

Comme la dignité du Roi d'un peuple grave exigeait que ses mules allaissent au petit pas, Amazan & Formosante eurent le temps de lui conter  
leurs

leurs aventures. Il entretint aussi le Phénix, il l'admira & le baisa cent fois. Il comprit combien les peuples d'Occident qui mangeaient les animaux & qui n'entendaient plus leur langage, étaient ignorants, brutaux & barbares; que les seuls Gangarides avaient conservé la nature & la dignité primitive de l'homme; mais il convenait surtout que les plus barbares des mortels étaient ces chercheurs Antropokaïes dont Amazan venait de purger le monde. Il ne cessait de le bénir & de le remercier. La belle Formosante oubliait déjà l'aventure de la fille *d'affaire*, & n'avait l'âme remplie que de la valeur du héros qui lui avait sauvé la vie. Amazan instruit de l'innocence du baiser donné au Roi d'Egypte & de la résurrection du Phénix, goûtait une joie pure, & était enivré du plus violent amour.



On dina au palais, & on y fit assez mauvaife chère. Les cuifiniers de la Bétique étaient les plus mauvais de l'Europe. Amazan confeilla d'en faire venir des Gaules. Les muficiens du Roi exécutèrent pendant le repas cet air célèbre qu'on apella dans la fuite des fiècles, les folies d'Efpagne. Après le repas on parla d'affaires.

Le Roi demanda au bel Amazan, à la belle Formofante & au beau Phénix, ce qu'ils prétendaient devenir. Pour moi, dit Amazan, mon intention eft de retourner à Babilone dont je fuis l'héritier préfomptif, & de demander, à mon oncle Bélus, ma coufine iffüe de germaine l'incomparable Formofante, à moins qu'elle n'aime mieux vivre avec moi chez les Gangarides.

Mon deffein, dit la Princeffe, eft affurément de ne jamais me féparer de  
de

de mon cousin issu de germain. Mais je crois qu'il convient que je me rende auprès du Roi mon père, d'autant plus qu'il ne m'a donné permission que d'aller en pèlerinage à Bassora, & que j'ai couru le monde. Pour moi, dit le Phénix, je suivrai par-tout ces deux tendres & généreux amans.

Vous [avez raison, dit le Roi de la Bétique. Mais le retour à Babilone n'est pas si aisé que vous le pensez. Je fais tous les jours des nouvelles de ce pais-là par les vaisseaux Tyriens, & par mes banquiers Palestins, qui sont en correspondance avec tous les peuples de la terre. Tout est en armes vers l'Euphrate & le Nil. Le Roi de Scythie redemande l'héritage de sa femme à la tête de trois cent mille guerriers tous à cheval. Le Roi d'Egypte & le Roi des Indes désolent aussi les bords du Tigre & de l'Euphrate chacun à la tête

rête de trois cent mille hommes, pour se venger de ce qu'on s'est moqué d'eux. Pendant que le Roi d'Egypte est hors de son païs, son ennemi le Roi d'Ethiopie ravage l'Egypte avec trois cent mille hommes ; & le Roi de Babilone n'a encore que fix cent mille hommes sur pied pour se défendre.

Je vous avouë, continua le Roi, que lorsque j'entends parler de ces prodigieuses armées que l'Orient vomit de son sein, & de leur étonnante magnificence ; quand je les compare à nos petits corps de vingt à trente mille soldats, qu'il est si difficile de vêtir & de nourrir, je suis tenté de croire que l'Orient a été fait bien longtems avant l'Occident. Il semble que nous soyons sortis avant-hier du cahos, & hier de la barbarie.

Sire, dit Amazan, les derniers venus l'emportent quelquefois sur ceux  
qui



qui sont entrés les premiers dans la carrière. On pense dans mon païs que l'homme est originaire de l'Inde, mais je n'en ai aucune certitude.

Et vous, dit le Roi de la Bétique au Phénix, qu'en pensez-vous? Sire, répondit le Phénix, je suis encore trop jeune pour être instruit de l'antiquité. Je n'ai vécu qu'environ vingt-sept mille ans; mais mon père, qui avait vécu cinq fois cet âge, me disait qu'il avait appris de son père que les contrées de l'Orient avaient toujours été plus peuplées & plus riches que les autres. Il tenait de ses ancêtres que les générations de tous les animaux avaient commencé sur les bords du Gange. Pour moi, je n'ai pas la vanité d'être de cette opinion. Je ne puis croire que les renards d'Albion, les marmotes des Alpes, & les loups de la Gaule viennent de mon païs; de même que je ne crois pas  
que

que les sapins & les chênes de vos contrées descendent des palmiers & des cocotiers des Indes.

Mais, d'où venons-nous donc ? dit le Roi. Je n'en fais rien, dit le Phénix. Je voudrais seulement savoir où la belle Princesse de Babilone & mon cher ami Amazan pourront aller. Je doute fort, repartit le Roi, qu'avec ses deux cent Licornes il soit en état de percer à travers tant d'armées de trois cent mille hommes chacune. Pourquoi non ? dit Amazan.

Le Roi de la Bétique sentit le sublime du Pourquoi non ? mais il crut que le sublime seul ne suffisait pas contre des armées innombrables. Je vous conseille, dit-il, d'aller trouver le Roi d'Ethiopie ; je suis en relation avec ce Prince noir par le moyen de mes Palestins. Je vous donnerai des Lettres pour lui. Puisqu'il est l'ennemi du Roi d'Egypte,

d'Egypte, il fera trop heureux d'être fortifié par votre alliance. Je puis vous aider de deux mille hommes très-sobres & très braves ; il ne tiendra qu'à vous d'en engager autant chez les peuples qui demeurent, ou plutôt qui fau- tent au pied des Pirénées, & qu'on appelle Vasques ou Vascons. Envoyez un de vos guerriers sur une Licorne avec quelques diamans : il n'y a point de Vascon qui ne quitte le Castel, c'est-à-dire, la chaumière de son père, pour vous servir. Ils sont infatigables, courageux & plaisans ; vous en ferez très-satisfait. En attendant qu'ils soient arrivés, nous vous donnerons des fêtes, & nous vous préparerons des vaisseaux. Je ne puis trop reconnaître le service que vous m'avez rendu.

Amazan jouissait du bonheur d'avoir retrouvé Formosante, & de goûter en paix dans sa conversation tous les char-  
mes



mes de l'amour réconcilié, qui valent presque ceux de l'amour naissant.

Bientôt une troupe fière & joyeuse de Vascons arriva en dansant un tambourin. L'autre troupe fière & sérieuse de Béticois était prête. Le vieux Roi tanné embrassa tendrement les deux amans; il fit charger leurs vaisseaux d'armes, de lits, de jeux d'échecs, d'habits noirs, de golilles, d'ognons, de moutons, de poules, de farine & de beaucoup d'ail, en leur souhaitant une heureuse traversée, un amour constant & des victoires.

La flotte aborda le rivage où l'on dit que tant de siècles après la Phénicienne Didon, sœur d'un Pigmalion, épouse d'un Sichée, ayant quitté cette ville de Tyr, vint fonder la superbe ville de Carthage, en coupant un cuir de bœuf en lanières, selon le témoignage des plus graves auteurs de l'antiquité, lesquels n'ont  
jamais

jamais conté de fables, & selon les professeurs qui ont écrit pour les petits garçons ; quoiqu'après tout il n'y ait jamais eu personne à Tyr qui se soit appelé Pigmalion, ou Didon, ou Sichée, qui sont des noms entièrement Grecs, & quoiqu'enfin il n'y eût point de Roi à Tyr en ces tems-là.

La superbe Carthage n'était point encor un port de mer ; il n'y avait là que quelques Numides qui faisaient sécher des poissons au soleil. On côtoya la Bizacène & les Syrthes, les bords fertiles, où furent depuis Cyrène & la grande Chersonèse.

Enfin on arriva vers la première embouchure du fleuve sacré du Nil. C'est à l'extrémité de cette terre fertile que le port du Canope recevait déjà les vaisseaux de toutes les nations commerçantes, sans qu'on sçût si le Dieu Canope avait fondé le port, ou si  
les

mes de l'amour réconcilié, qui valent presque ceux de l'amour naissant.

Bientôt une troupe fière & joyeuse de Vascons arriva en dansant un tambourin. L'autre troupe fière & sérieuse de Béticois était prête. Le vieux Roi tanné embrassa tendrement les deux amans; il fit charger leurs vaisseaux d'armes, de lits, de jeux d'échecs, d'habits noirs, de golilles, d'ognons, de moutons, de poules, de farine & de beaucoup d'ail, en leur souhaitant une heureuse traversée, un amour constant & des victoires.

La flotte aborda le rivage où l'on dit que tant de siècles après la Phénicienne Didon, sœur d'un Pigmalion, épouse d'un Sichée, ayant quitté cette ville de Tyr, vint fonder la superbe ville de Carthage, en coupant un cuir de bœuf en lanières, selon le témoignage des plus graves auteurs de l'antiquité, lesquels n'ont  
jamais



jamais conté de fables, & selon les professeurs qui ont écrit pour les petits garçons ; quoiqu'après tout il n'y ait jamais eu personne à Tyr qui se soit apellé Pigmalion, ou Didon, ou Sichée, qui sont des noms entièrement Grecs, & quoiqu'enfin il n'y eût point de Roi à Tyr en ces tems-là.

La superbe Carthage n'était point encor un port de mer ; il n'y avait là que quelques Numides qui faisaient sécher des poissons au soleil. On côtoya la Bizacène & les Syrthes, les bords fertiles, où furent depuis Cyrène & la grande Chersonèse.

Enfin on arriva vers la première embouchure du fleuve sacré du Nil. C'est à l'extrémité de cette terre fertile que le port du Canope recevait déjà les vaisseaux de toutes les nations commerçantes, sans qu'on sçût si le Dieu Canope avait fondé le port, ou si  
les

les habitants avaient fabriqué le Dieu, ni si l'étoile Canope avait donné son nom à la ville, ou si la ville avait donné le sien à l'étoile : tout ce qu'on en savait, c'est que la ville & l'étoile étaient fort anciennes ; & c'est tout ce qu'on peut savoir de l'origine des choses, de quelque nature qu'elles puissent être.

Ce fut là que le Roi d'Ethiopie ayant ravagé toute l'Egypte, vit débarquer l'invincible Amazan, & l'admirable Formosante. Il prit l'un pour le Dieu des combats, & l'autre pour la Déesse de la beauté. Amazan lui présenta la lettre de recommandation du Roi d'Espagne. Le Roi d'Ethiopie donna d'abord des fêtes admirables suivant la coutume indispensable des temps héroïques, Ensuite on parla d'aller exterminer les trois cent mille hommes du Roi d'Egypte, les  
trois

trois cent mille de l'Empereur des Indes, & les trois cent mille du grand Kan des Scythes, qui assiégeaient l'immense, l'orgueilleuse, la voluptueuse ville de Babilone.

Les deux mille Espagnols qu'Amazan avait amenés avec lui, dirent qu'ils n'avaient que faire du Roi d'Ethiopie pour secourir Babilone; que c'était assez que leur Roi leur eût ordonné d'aller la délivrer, qu'il suffisait d'eux pour cette expédition.

Les Vascons dirent qu'ils en avaient bien fait d'autres, qu'ils battraient tout seuls les Egyptiens, les Indiens & les Scythes, & qu'ils ne voulaient marcher avec les Espagnols qu'à condition que ceux-ci feroient à l'arrière-garde.

Les deux cent Gangarides se mirent à rire des prétentions de leurs alliés, & ils soutinrent qu'avec cent Licornes seulement ils feroient fuir tous les Rois



de la terre. La belle Formosante les apaisa par sa prudence & par ses discours enchanteurs. Amazan présenta au Monarque noir ses Gangarides, ses Licornes, les Espagnols, les Vascons & son bel oiseau.

Tout fut prêt bientôt pour marcher par Memphis, par Héliopolis, par Arsinoé, par Pétra, par Artémite, par Sora, par Apamée pour aller attaquer les trois Rois, & pour faire cette guerre mémorable devant laquelle toutes les guerres que les hommes ont fait depuis n'ont été que des combats de coqs & de cailles.

Chacun fait comment le Roi d'Ethiopie devint amoureux de la belle Formosante, & comment il la surprit au lit, lorsqu'un doux sommeil fermait ses longues paupières. On se souvient qu'Amazan, témoin de ce spectacle, crut voir le jour & la nuit couchans  
en-

ensemble. On n'ignore pas qu'Amazan, indigné de l'affront, tira soudain sa fulminante, qu'il coupa la tête perverse du Nègre insolent, & qu'il chassa tous les Ethiopiens d'Egypte ; ces prodiges ne sont-ils pas écrits dans le Livre des Chroniques d'Egypte ? La renommée a publié de ses cent bouches les victoires qu'il remporta sur les trois Rois avec ses Espagnols, ses Vascons & ses Licornes. Il rendit la belle Formosante à son père. Il délivra toute la suite de sa maîtresse que le Roi d'Egypte avait réduite en esclavage. Le grand Kan des Scythes se déclara son Vassal ; & son mariage avec la Princesse Aldée fut confirmé. L'invincible & généreux Amazan, reconnu pour héritier du Royaume de Babilone, entra dans la ville en triomphe avec le Phénix en présence de cent Rois tributaires. La fête de son

mariage surpassa en tout celle que le Roi Bélus avait donnée. On servit à table le bœuf Apis roti. Le Roi d'Egypte & celui des Indes donnèrent à boire aux deux époux; & ces noces furent célébrées par cinq cent grands poètes de Babilone.

O Muses ! qu'on invoque toujours au commencement de son ouvrage, je ne vous implore qu'à la fin. C'est en vain qu'on me reproche de dire graces sans avoir dit *benedicite*. Muses ! vous n'en ferez pas moins mes protectrices. Empêchez que des continuateurs téméraires ne gâtent par leurs fables les vérités que j'ai enseignées aux mortels dans ce fidèle récit ; ainsi qu'ils ont osé falsifier Candide, l'Ingénu & les chastes aventures de la chaste Jeanne qu'un ex-capucin a défigurées par des vers dignes des capucins dans des éditions Bataves. Qu'ils

ne



ne fassent pas ce tort à mon Typographe chargé d'une nombreuse famille & qui possède à peine de quoi avoir des caractères, du papier & de l'encre.

O Muses ! imposez silence au détestable Cogé, professeur de bavarderie au Collège Mazarin, qui n'a pas été content des discours moraux de Bélisaire & de l'Empereur Justinien, & qui a écrit de vilains libelles diffamatoires contre ces deux grands hommes.

Mettez un baillon au pédant Larcher, qui sans savoir un mot de l'ancien Babilonien, sans avoir voyagé comme moi sur les bords de l'Euphrate & du Tigre, a eu l'impudence de soutenir que la belle Formosante fille du plus grand Roi du monde, & la princesse Aldée, & toutes les femmes de cette respectable cour, allaient coucher avec tous les pal-

palfreniers de l'Asie pour de l'argent dans le grand temple de Babilone, par principe de religion. Ce libertin de collègue, vôtre ennemi & celui de la pudeur, accuse les belles Egyptiennes de *Mendès*, de n'avoir aimé que des boucs, se proposant en secret par cet exemple de faire un tour en Egypte pour avoir enfin de bonnes aventures.

Comme il ne connaît pas plus le moderne que l'antique, il infinue, dans l'espérance de s'introduire auprès de quelque vieille, que nôtre incomparable Ninon à l'âge de quatre-vingt ans coucha avec l'abbé Gédouin de l'Académie Française, & de celle des inscriptions & belles Lettres. Il n'a jamais entendu parler de l'abbé de Chateauneuf qu'il prend pour l'abbé Gédouin. Il ne connaît pas plus Ninon que les filles de Babilone.

Muses

Muses filles du ciel, votre ennemi Larcher fait plus ; il se répand en éloges sur la pédérastie ; il ose dire que tous les bambins de mon pays sont sujets à cette infamie. Il croit se sauver en augmentant le nombre des coupables.

Nobles & chastes Muses, qui détestez également le pédantisme & la pédérastie, protégez moi contre maître Larcher !

Et vous, maître Aliboron, dit Fréron, ci-devant soi disant Jésuite ; vous dont le Parnasse est tantôt à Biffêtre, & tantôt au cabaret du coin ; vous à qui on a rendu tant de justice sur tous les théâtres de l'Europe, dans l'honnête comédie de l'Ecoffaise, vous, digne fils du prêtre Desfontaines, qui nâquites de ses amours avec un de ces beaux enfans qui portent un fer & un bandeau comme le fils de Vénus, & qui s'élancent comme lui dans les airs, quoiqu'ils n'aillent ja-

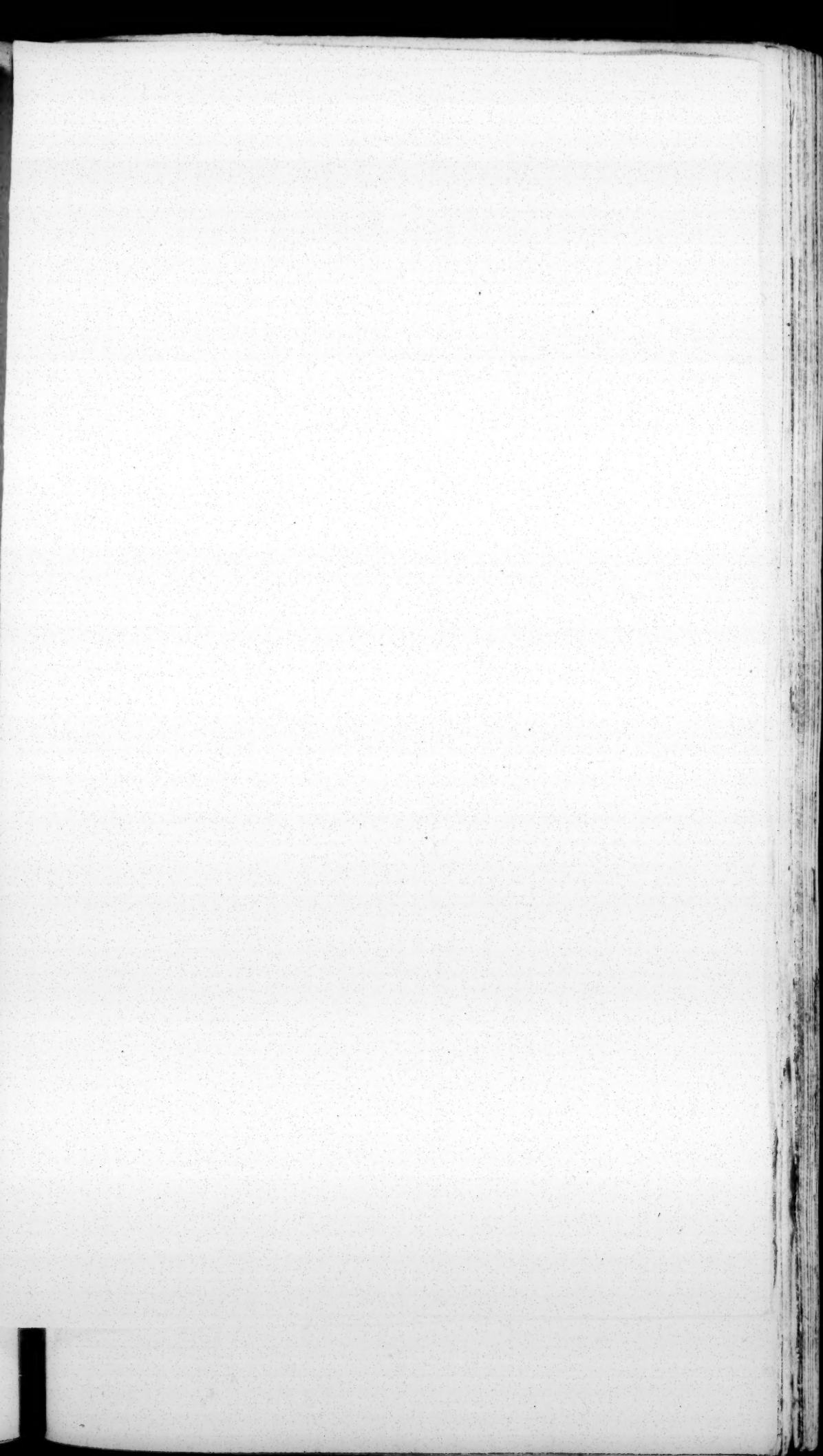


mais qu'au haut des cheminées ; mon cher Aliboron, pour qui j'ai toujours eu tant de tendresse, & qui m'avez fait rire un mois de suite du temps de cette Ecoffaïse ; je vous recommande ma Princesse de Babilone ; dites en bien du mal afin qu'on la lise.

Je ne vous oublierai point ici, Gazetier Ecclésiastique, illustre orateur des convulsionnaires, père de l'Eglise fondée par l'abbé Bécherand & par Abraham Chaumeix ; ne manquez pas de dire dans vos feuilles aussi pieuses qu'éloquentes & sensées, que la Princesse de Babilone est hérétique, déiste & athée. Tachez surtout d'engager le sieur Riballier à faire condamner la Princesse de Babilone par la Sorbonne ; vous ferez grand plaisir à mon libraire à qui j'ai donné cette petite histoire pour ses étrennes.

F I N.





528. p. 26